

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 482.—SAMEDI, 29 JUILLET 1893

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SA GRANDEUR MONSEIGNEUR ANTOINE RACINE

Premier évêque de Sherbrooke, décédé

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 JUILLET 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Sainte-Anne de Beaupré, par Z. Mayrand.—Carnet du *Monde Illustré*, par J. St-E.—La Place d'Armes, par E. Z. Massicotie.—Le calomniateur, par Octavie.—Nécrologie : Mgr Racine.—Incendie de l'entrepôt-glacière, par T\*\*\*.—Si j'étais poète, par Ludo.—Étymologie, par P.-G. R.—Chirurgie domestique, par E. D.—Nouvelle canadienne : Avec Hertel à Salmon-Falls, par Régis Roy.—Faits scientifiques.—La note à payer du tailleur (avec gravures).—Notes et Faits : Histoire du duel ; Une curieuse profession ; La force humaine, etc., etc.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Sa Grandeur Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, décédé.—L'Exposition Colombieuse : Incendie de l'entrepôt-glacière : Vaine tentative de sauvetage de quelques malheureux pompiers.—L'Outaouais supérieur : Cie de la Baie d'Hudson : Le fort Témiscamingue.—Montréal : La Place d'Armes.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ENTRE-NOUS



U'IL fait chaud !!!

Voici la saison de la température, les journées sont brûlantes, les prés sont verts et nous imitons les autres bêtes en nous abstenant des liquides impurs que fabriquent les Ontariens.

Il semble même que nous frustrons ainsi les espérances des empoisonneurs de la

province-sœur (!), car on nous annonce qu'une distillerie vient d'arrêter sa fabrication, faute d'écoulement des produits accumulés dans ses magasins.

Chose curieuse, les mois chauds, les mois de tempérance sont ceux qui accusent la plus grande mortalité.

Étrange ! étrange !! et ce fait incontesté ne donnerait-il pas un peu raison à ceux qui prétendent, *quorum pars sum*, que la tempérance absolue n'est pas un brevet de longue vie ?

La commission chargée par la "British Medical Association" vient, en effet, de publier un rapport qui est de nature à prouver que cette tempérance outrée est contraire aux prétentions de ses adeptes, à savoir que l'on ne vit vieux qu'à condition de ne jamais prendre d'alcools.

Les anti-fumeurs ont aussi des théories du même genre à propos du tabac, et nous voyons tous les jours des vieillards sains et robustes qui fument du matin au soir.

Cette commission avait pour but de constater

qu'elle était l'influence de l'usage des boissons alcooliques sur la longévité humaine et fit une étude particulière de 4,234 cas.

Voici le résultat de ses recherches :

"10 Habitually temperate drinkers.—Celles qui avaient été modérées dans la consommation des boissons fermentées, qui avaient pris à l'occasion un ou deux verres de bière, quand elles avaient en chaud, qui avaient avalé une goutte d'eau-de-vie, si elles avaient éprouvé le besoin de se reconforter, qui avaient eu un ou deux verres de vin à leur dîner et qui parfois, dans les grandes occasions, avaient laissé tomber une larme de fine champagne dans leur demi-tasse de café, ce qui les avait *émues*,—*allumées* même ; —63 ans 13 jours.

"20 Careless drinkers.—Les buveurs imprudents qui, lorsqu'il s'étaient trouvés en joyeuse compagnie de buveurs, à force de "lever un peu trop souvent le coude," avaient fini par "avoir leur plumet," sans pourtant que cela tirât à conséquence le lendemain ; —59 ans, 67 jours.

"30 Free drinkers.—Les buveurs émérites, les *hard drinkers* ceux qui avaient bu sans soif et sans joie, buvant pour boire, comme les vrais artistes font de l'art pour l'art, qui ne boudaient jamais devant une bouteille et qui, se trouvant régulièrement dans les *brindesingues* à leurs coucher, avaient eu, non moins régulièrement, "mal aux cheveux" le lendemain ; —57, ans 59 jours.

"40 Decidedly inveterate drinkers.—Les ivrognes fiéffés, les malheureux qui avaient répété tous les soirs ce mot célèbre de Galilée : "la terre tourne !" qui étaient "éméchés" six jours de la semaine, et ivres-morts, le septième.—53 ans, 13 jours.

"50 Total abstainers.—51 ans, 22 jours !"

Les réflexions contenues dans ce rapport ne sont pas de moi, elles sont la propriété d'un rédacteur du *Monde* à qui j'en laisse toute la paternité.

Il résulte donc du rapport de ces savants que les partisans de l'abstinence totale ne sont que de vulgaires fumistes, ce qui n'était pas difficile à démontrer, au point de vue rationnel, mais on doit cependant constater avec plaisir que la science vient de consacrer cette vérité qui était presque un axiome.

\* \* \* J'en parlais justement, il y a quelques jours, avec un brave Canadien, retour du Maine, après une absence de plusieurs années et, imbu des idées du pays qu'il avait habité longtemps, il s'étonnait de voir si peu d'hommes ivres dans une ville où la vente des boissons alcooliques était presque libre.

—Mais, disait-il, il y a bien plus d'ivrognes dans le Maine qu'ici, et cependant les alcools sont complètement proscrites chez nous.

—Comment diable peut-on se griser alors ?

—Oh ! c'est bien simple ; on ne peut obtenir de boissons que sur un certificat dûment motivé des autorités, mais, avec de l'argent vous savez que l'on a tout ce que l'on veut et ces certificats s'obtiennent aussi facilement qu'un billet de théâtre. Seulement, il y a un seulement, ce que l'on nous vend est vraiment du poison, et, Dieu sait ce que nous sommes malades après avoir absorbé les liqueurs du Maine.

Allons ! Il faut le reconnaître, les Borgia d'Ontario ont des émules plus forts qu'eux.

\* \* \* Que diriez-vous d'une famille dont un des fils s'exprimerait ainsi :

—Je suis le premier de ma famille qui ait jamais travaillé !

Vous allez objecter que cela ne se voit guère que dans un monde peu recommandable, dans un monde sans principes, sans mœurs, sans religion, sans courage, sans foi ni loi... etc., mais en vous prononçant ainsi, vous risquez de passer pour un communard, un pas grand chose, peut-être même un rien du tout.

Car le mot a été dit, la chose est indéniable, par le représentant d'une grande famille noble, de nom, et c'est le marquis de Morès qui l'a dit en pleine cour, devant un tribunal français.

Le marquis de Morès a un père, ce qui n'a rien d'étonnant, même dans une noble famille, mais ce

père ne porte pas le même nom que son fils, chose illogique, mais qui n'est pas étonnante non plus. Le marquis de Morès est le fils du duc de Villambrosa.

Ce père, désespéré de voir les prodigalités de son fils, voulut lui donner un conseil judiciaire, l'interdire, comme nous disons ici, mais le fils se défendit *unquibus et rostro*, et dit, en style légal, à l'auteur de ses nobles jours des choses assez désagréables, et je vous assure qu'il me semble avoir un peu raison.

Ce qu'il disait peut se résumer ainsi :

—Le duc, mon père, m'accuse injustement, car non seulement je n'ai pas dépensé son argent, puisque c'est celui de mon beau-père, riche Américain, qui ne s'en plaint pas, mais encore c'est lui qui n'a pas tenu l'engagement qu'il avait pris de me servir chaque année une pension de quatre mille dollars. J'ai fait quelque chose, et je suis le premier de ma famille qui ait jamais travaillé.

Mais alors, marquis, vos aïeux, à quoi passaient-ils leur temps ?

La réflexion du marquis de Morès a fait d'autant plus de sensation au palais qu'il est reconnu comme un des chefs du parti socialiste catholique.

Je dois ajouter, du reste, que la question de religion, mise en avant par ce duelliste émérite, doit être bien vite écartée, car le catholicisme n'est nullement responsable des incartades de son défenseur un peu trop ardent et irréféchi.

Le marquis de Morès avait rêvé la solution du grand problème social. Il s'était lancé dans une grande affaire d'abattoir, aux Etats-Unis, et, s'il avait réussi, devait se faire un revenu d'environ deux millions par an, ce qui aurait satisfait le monde des travailleurs.

Je ne sais pas très bien son raisonnement, mais il paraît que, ce résultat obtenu, nous aurions tous été parfaitement heureux.

Mais il n'a pas réussi et c'est beau papa qui a payé les frais.

\* \* \* Quoi qu'il en soit, le marquis de Morès a eu raison de ne pas suivre l'exemple de ses aïeux et de s'être mis au travail.

Il n'a pas réussi, ce n'est peut-être pas de sa faute et, pour ma part j'en suis navré, mais il pourra se reprendre, comme dit le Canadien.

Nos aïeux avait du bon et du mauvais et nous ne sommes pas plus parfaits qu'eux, quoiqu'un peu moins imparfaits peut-être, car, pour ne citer qu'un exemple de notre grand aïeul Adam qui n'était, en fin de compte, qu'un paresseux et qu'un vulgaire sans-culotte.

Il est vrai qu'il a été l'un des deux auteurs de l'histoire de la pomme et c'est peut-être le seul article agréable que l'on puisse passer à son actif.

\* \* \* Je vous dis des choses insensées, n'est-ce pas ? mais que voulez-vous, c'est la chaleur, ce sont les maringouins qui sont les vrais coupables.

Oh ! les maringouins !

On dit que toute chose a raison d'être dans la création et que nous devons admirer Dieu dans toutes ses œuvres ; je le veux bien, et c'est même ce que j'enseigne à mes enfants, mais, voyons, entre nous et sans vouloir faire l'esprit fort, pourquoi y a-t-il des maringouins ? A quoi servent les maringouins ?

—Les maringouins, monsieur, dit une grosse voix d'un gros homme, que vous ont-ils fait ?

—Ils m'ont piqué, cher gros homme, à la pêche, à la cammagne.

—A la pêche ! Eh bien, vous voyez donc que Dieu ne châtie que les pêcheurs...

C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela.

Mon Dieu ! que les hommes ont donc bien fait de ne pas bâtir les villes à la campagne !!!

Qu'il fait chaud !!!

## SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

*Gloriosa dicta sunt de te.*

Sainte-Anne, sauvez-nous ! Tel est le cri sublime  
Que, deux siècles passés, de pauvres matelots  
Poussèrent, à Beupré, du milieu de l'abîme ;  
Sainte-Anne les sauva de la fureur des flots.

Pour immortaliser ce touchant sauvetage,  
Un pieux oratoire en ce lieu s'érigea :  
Et, du nord au midi, vers ce noble rivage  
Le Canada français en foule convergea.

Sur le flanc du grand fleuve, au pied d'une falaise,  
Tu te fis un chez toi, patronne des Bretons ;  
C'est là, pour te prier, qu'on se sent plus à l'aise,  
Que tu répands sur nous tes miracles, tes dons.

Sainte-Anne de Beupré : c'est le legs que la France  
Départit à ses fils devenus orphelins :  
Et toujours nous t'avons gardé sans défaillance,  
O foyer ravivant la foi des Canadiens.

Il vous fallait, Sainte-Anne, un plus grand sanctuaire :  
Le flot des pèlerins va toujours grossissant :  
La chapelle a fait place à cette église altière  
Dont le dôme se mire au sein du Saint-Laurent.

J'ai foulé tes parois, ô sainte Basilique,  
Admirant tes chefs d'œuvre et tes riches contours,  
Vénéralant tes autels et ta sainte relique :  
Aux larmes de la foi j'ai donné libre cours.

J'ai vu les ex-voto de la misère humaine  
Monter en pyramide aux voûtes du saint lieu :  
J'ai dit du fond du cœur : seule la foi chrétienne  
Peut parler ce langage entre l'homme et son Dieu.

J'ai vu les malheureux de tout le Nouveau-Monde  
Se presser dans ton sein, ô temple vénéré ;  
Anne, protégez-nous sur la terre et sur l'onde ;  
Toujours vive, en tous lieux, Ste-Anne de Beupré !



## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous avons reçu, ces jours passés, un très fort  
et bien intéressant volume d'archives publiques.  
C'est un index général de tous les "journaux de  
l'Assemblée Législative," rédigé et publié par un  
des principaux officiers du service public provin-  
cial, M. le notaire Fortier.

Les amateurs de recherches historiques, nos  
annalistes politiques à venir ont là, tout indiqué,  
un puits fécond de renseignements.

Nos compliments et gratitude à qui de droit,  
pour cet envoi.

\* \*

Le dimanche, 16 juillet courant, magnifique et  
impressionnante cérémonie en l'église de Sainte-  
Cunégonde, près Montréal. Monseigneur l'arche-  
vêque de Montréal, assisté de M. Palin d'Abon-  
ville, P.S.S., directeur du collège canadien à  
Rome, de messire Ant. Nantel, supérieur du sémi-  
naire de Sainte-Thérèse, et d'un grand nombre  
d'autres messieurs du clergé, entre autres le Rév.  
M. Étiénné, le nouveau curé de la paroisse, con-  
férait à plusieurs jeunes et très pieux lévites le  
sacrement de l'Ordre.

Au nombre des heureux ordinants se trouvaient  
deux confrères de classe miens, MM. les abbés J.-  
Arthur Curotte et J.-Emile Roy.

Je leur offre ici mes plus sincères félicitations  
et mes meilleurs souhaits.

\* \*

Samedi dernier, le 22 courant, à sept heures du  
matin, le nouveau dôme de Notre Dame de Bon-  
secours, récemment illustré par notre journal, était  
témoin d'une belle cérémonie.

Mgr l'archevêque de Montréal, assisté de MM.  
les abbés Lenoir et Chevrier, P.S.S., Laurier et  
Perron, consacrait la jolie chapelle aérienne dont  
nous avons parlé, et y disait la première messe.

La bénédiction du monument entier n'aura lieu  
qu'à l'automne, après son parachèvement

La rédaction du MONDE ILLUSTRÉ était repré-  
sentée là par son directeur, et il ne pourrait que  
difficilement exprimer ses impressions exquises  
durant cette pieuse cérémonie.

Ce bijou de chapelle, dont les vitraux colorés  
sont l'œuvre de l'artiste, M. Beaulieu, doit ses dé-  
corations murales, superbes,—et nous sommes heu-  
reux de rectifier ici nos premières notes, telles que  
présentées l'autre jour,—à l'habile pinceau d'un  
jeune peintre de grands talents, notre compatriote,  
M. Saint-Charles.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Melle Gisèle*, Chi-  
coutimi.—Vos renseignements sont fort inexacts,  
pardon du peu. Votre dernier envoi doit passer  
bientôt. Quant à l'autre, les raisons de s'abstenir  
s'imposaient d'elles-mêmes, et, *antérieurement à  
toute consultation*, nous vous en avions avertie.  
A bon entendre salut, et sans rancune.

*Ludo*, Montréal.—C'est presque impardonnable,  
en effet. Mais il n'y a pas mauvais vouloir, vous  
pouvez en être assuré. Justice sera faite à l'une  
et l'autre de vos correspondances, avant peu, main-  
tenant.

*Denis Ruthban*, Chicoutimi.—Certes, mon es-  
timé collaborateur, nous vous devons bien de la  
reconnaissance pour avoir fait naître, dans nos pa-  
rterres du MONDE ILLUSTRÉ, un si gentil *Brin  
d'Herbe* ; mais, d'autre part, nous allions éprouver  
quelque crainte que vous ne l'eussiez flétri d'ores  
et déjà par l'ouragan en miniature de vos pourtant  
si délicats et bien aimables sarcasmes, si nous n'a-  
vions reçu à la dernière heure de ses nouvelles.

*Messire A. R.*, St-Etienne de L.—Merci pour  
l'envoi, dument reçu. Ces vues seront reproduites  
bientôt et renvoyées tout de suite après. C'est un  
bon exemple que vous donnez : devraient le suivre  
tous ceux qui ont à cœur de faire mieux connaître  
notre cher pays.

*Mig.*, Montréal.—Ce genre, qui n'a pourtant  
rien que de bien inspiré et attrayant, n'est pas  
dans la note du journal. Donnez-nous du moins  
érotique et tout aussi gaillardement enlevé : nos  
colonnes vous seront ouvertes.—J. St.-E.

## LA PLACE D'ARMES

(Voir gravure)

Aucun endroit, dans notre ville, n'a subi plus de  
changements, et c'est peut-être la raison pour la-  
quelle on en donne des gravures aussi fréquem-  
ment.

Il fut appelé Place d'Armes parce que, pendant  
longtemps, on crut que c'était le lieu où Maison-  
neuve s'était illustré par son courage, mais, depuis,  
l'histoire est venue jeter un nouveau jour sur cette  
question, et les écrivains contemporains s'accordent  
à dire que le combat eut lieu au square de la  
Douane.

Quoi qu'il en soit, la Place d'Armes servit de  
marché sous la domination française, et plus tard  
de *terrain d'exercices* pour les militaires.

En 1775, ce fut là que les volontaires et les sol-  
dats se réunirent pour aller au devant de Ethan  
Allan, qui venait attaquer Montréal.

Ce fut encore là que le Doric Club s'assembla,  
en 1837, pour rencontrer les Fils de la Liberté.

Tous ces faits sont bien loin, et aujourd'hui, en  
regardant ce joli petit square paisible, où bientôt  
s'élèvera la statue du fondateur de Montréal, on  
ne peut croire qu'il fut témoin d'un si grand  
nombre d'événements historiques.

La Place d'Armes, dit Dawson, est entourée de  
bâtisses qui, par leurs masses imposantes et leur  
architecture, sont sans rivales dans notre pays,  
nommément : l'église Notre-Dame, la banque de  
Montréal, la New-York Life, l'Imperial Insurance,  
la Royal Insurance, la banque Jacques-Cartier,  
etc., etc.

Nul doute qu'aussitôt le monument élevé, on  
enlèvera la clôture qui n'ajoute en rien à sa beauté.



## LE CALOMNIATEUR

Il est ici-bas un ambassadeur infernal, monstre  
hideux, livide, dangereux, dont le contact est sou-  
vent mortel.

Il a ses entrées libres partout dans les cités, les  
villes et les villages, dans les hameaux les plus  
isolés et les bourgades les plus populeuses. Il pé-  
nètre également sous les lambris dorés des palais  
et sous les toits de chaume des misérables cabanes.  
Pourtant, on le hait, on le déteste, on le méprise.  
D'une subtilité prodigieuse, il est d'une influence  
néfaste. Comme le serpent, il rampe lentement,  
avec précautions, ne s'approche que par degrés,  
petit à petit. C'est à peine si l'air est quelque peu  
troublé par ses mouvements. Il avance, s'intro-  
duit, enlace et caresse ceux qu'il veut perdre. Sous  
les dehors d'une amitié sincère, d'une sympathie  
véritable, il interroge les goûts, les habitudes, les  
préférences : pour frapper, il veut être sûr de la  
blessure qu'il fera. Quand il ne peut terrasser,  
étouffer, détruire, il essaie de désarmer, d'entraver,  
d'affaiblir. Ceux qu'il attaque ne se relèvent pres-  
que jamais entièrement et portent longtemps l'em-  
preinte des meurtrissures reçues.

Ai-je besoin de nommer le calomniateur, dont  
les principaux guides sont la noire Envie, la Ma-  
lice au sourire perfide, l'Imposture aux yeux ef-  
frontés, la Méchanceté malfaisante dont il est  
l'agent, le serviteur. Il agit différemment suivant  
qu'il est poussé par l'un ou par l'autre.

Tantôt il affecte le dédain, le mépris. Il parle  
peu, avec réticences. Il ne dit presque rien et fait  
tout supposer. Pour ses intérêts d'alors, le silence  
est d'or. Une autre fois, c'est la pitié qu'il feint.  
Il s'attendrit, une larme hypocrite coule de ses  
yeux pendant que son dard perfide, entre deux  
sopirs, lance sa bave immonde. Puis, c'est une  
plaisanterie, un sarcasme. Ici une imprécation,  
un mot qui semble lui être échappé et qu'il feint  
de vouloir ressaisir, ou bien il se fait indulgent :  
il cherche à excuser avec un art qui n'a d'égalé  
que la perfidie qu'il cache.

Le calomniateur est lâche, il travaille dans  
l'ombre et tourne de préférence contre les faibles  
ses armes empoisonnées. Il attaque plus mécham-  
ment ceux qu'il sait sans défense, parce qu'alors il  
ne craint rien de leur vengeance. Les personnes  
qu'il voit abandonnées à elles-mêmes sont les vic-  
times qu'il aime le mieux. Que lui importe à ce  
monstre sans cœur le seul bien qu'elles possèdent—  
leur honneur ? De quel droit garderaient-elles in-  
tacte cette richesse que lui n'a pas ? S'il ne peut  
pas leur enlever cet honneur dont elles sont fières,  
il essaiera de souiller, de détruire s'il le peut, leur  
réputation. Pour arriver là, il ne reculera devant  
rien ; il prendra tous les moyens. Je dirai ici avec  
Lacordaire : "Celui qui, pour arriver à son but,  
prend des moyens misérables, est lui-même et sera  
toujours un misérable."

Comment se défendre lorsqu'on est attaqué par  
cette vipère à face humaine ? La meilleure ma-  
nière, c'est de la traiter comme on traite ces petits  
chiens dont le malin plaisir est de japper à tous  
passants. Quand on pourrait aisément, avec un  
peu de rigueur, leur imposer silence, on va, conti-  
nuant sa route, sans même les regarder.

Honteux, blessés dans leur orgueil de chien de  
n'avoir pas été jugés dignes d'un mot, d'un re-  
gard, ils s'en retournent la queue basse.

Vous que la calomnie a pris plaisir à attaquer,  
ne courbez pas la tête. Quand on a pour soi Dieu  
et sa conscience on peut marcher le front haut sans  
craindre de regarder le ciel.

Si chaque blessure faite à votre réputation par  
la calomnie arrache un lambeau de votre cœur et  
souvent obscurcit vos yeux de larmes, c'est une  
fleur de plus ajoutée à votre couronne. Elles y  
brilleront du plus vif éclat : perles précieuses  
étincelant au soleil de justice.

Ne cherchez pas la vengeance. Dieu seul a le  
droit de se venger et Il en est jaloux. Souvenez-  
vous plutôt qu'il veille sur vous et saura vous pro-  
téger.

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

OCTAVIE.



## MGR RACINE

N. D. R.—Nous donnons aujourd'hui, en première page du *Monde Illustré* le portrait de Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, suffragant du siège métropolitain de Montréal. Ce vénérable prélat, l'un des plus distingués de l'Église du Canada, est décédé en sa ville épiscopale, après deux jours seulement de maladie, le lundi 17 juillet courant ; et il y a été inhumé le samedi, 22 du mois courant.

Pour accompagner cette illustration, nous n'avons pas cru pouvoir choisir rien de mieux que l'article nécrologique, sincèrement ému, que consacre à Mgr Racine *Le Courrier du Canada*, à la fondation duquel le regretté défunt participa, il y a trente-six ans.

Mgr Antoine Racine naquit le 24 janvier 1822. Il était donc, à sa mort, âgé de plus de soixante et onze ans. Bel âge, sans doute, et l'éminent évêque semblait porter allégrement le poids des années, lorsque la mort, la mort accidentelle est venue le ravir à l'affection de son peuple. Sa visite pastorale allait se terminer au milieu des plus douces consolations. Qui aurait cru qu'une chute fatale enlèverait si tôt à l'Église du Canada un de ses prélats les plus distingués ? Quel coup pour le diocèse de Sherbrooke, pour le clergé tout entier ! A Québec, on ne pouvait croire le télégramme qui apportait cette nouvelle, tant le prélat avait paru jusque-là défier l'âge, la fatigue, le travail. C'est qu'ici le défunt a laissé des traces inoubliables de son zèle apostolique.

Desservant de l'église Saint-Jean Baptiste pendant vingt et un ans, il nous appartient peut-être autant qu'au diocèse de Sherbrooke de le pleurer, et de payer à sa mémoire un tribut de reconnaissance.

Quant au *Courrier du Canada*, c'est un bienfaiteur qu'il a perdu, et c'est le deuil qu'il lui faut prendre.

En 1857, notre journal prit naissance. M. Racine, se distingua parmi les plus zélés de ses fondateurs. De quels soins n'a-t-il pas entouré le berceau de l'organe naissant du clergé de Québec ? On put dès lors reconnaître en lui l'homme des bons combats, sans cesser d'être prêtre partout, heureux et fier de servir partout les grands intérêts de la terre et du ciel.

Avant d'être promu à la desserte de l'église Saint-Jean, M. Racine avait séjourné pendant deux ans dans cette partie des cantons de l'est, alors connus sous le nom de *Bois-Francs*. C'est là qu'il se fit connaître et apprécier comme colonisateur. La Providence l'y exerça à tenir la houlette, dans cette mission immense qui comprenait les cantons de Stanfold, de Blandford et de Bulstrode. Les vieux n'ont pas oublié ce jeune prêtre de vingt-sept ans, parcourant la forêt pour porter la consolation dans le cœur des affligés, se faisant tout à tous, aussi pieux que modeste, charitable comme saint Vincent de Paul. Tout dévoué aux intérêts matériels de ses ouailles, l'abbé Racine se multiplia pour leur rendre plus agréable la vie pénible du défricheur abandonné à ses propres ressources, et il rédigea en collaboration cette célèbre brochure intitulée : *Le Canadien émigrant*, qui produisit un grand effet dans le monde politique. A partir de ce jour, les gouvernements vinrent en aide aux pauvres colons délaissés, et quand le missionnaire des *Bois-Francs*, obéissant aux ordres de son évêque, courut prendre charge de la paroisse de Saint-Joseph, dans la Beauce, il pouvait prévoir pour ses colons une nouvelle ère de prospérité et de bonheur.

L'abbé Racine ne passa que deux ans à Saint-Joseph, et il y laissa une belle réputation de vertus et de science.

C'est en 1853 qu'il fut appelé à Québec pour servir, sur un théâtre plus vaste, la cause de la religion et de la patrie. Quel dévouement à toutes les œuvres de Dieu ! Son nom est identifié à toutes les grandes fêtes nationales et religieuses. Tantôt on le voit monter dans la chaire de vérité, pour y

célébrer les gloires de la patrie en liesse, tantôt il vient verser une pleur sur la tombe d'un prélat défunt. Lorsque l'autorité ecclésiastique institue le procès de béatification de la fondatrice des Ursulines, il est choisi comme l'un des membres du jury. Et, quand sonna l'heure où il fallut ériger un diocèse dans les cantons de l'Est, il n'y eut qu'une voix dans le clergé pour jeter en avant le nom de l'abbé Racine. Cette élection fut ratifiée à Rome, et en 1874 le prêtre devenait le pasteur intrépide qui commande et fait tout marcher à sa parole, c'est-à-dire l'évêque, le successeur des Apôtres, revêtu de la pénitence du sacerdoce, juge de la foi, gardien de la discipline.

"Gouvernez hardiment," disait Bossuet en s'adressant aux princes. "Soyez mères," disait Fénelon, en s'adressant aux pasteurs. Mgr Racine avait sans doute entendu ces deux oracles, car il y conforma toute sa conduite. Il conduisit son clergé et son peuple en étendant sur leur tête cette verge de consolation et d'honneur dont parle l'Écriture, cette crosse à l'abri de laquelle il fait bon vivre, quand rien ne la fait vaciller ni fléchir dans la main qui la porte : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. Il gouverna hardiment, commandant le respect, l'inspirant lui-même. L'autorité de sa parole suffit à conserver la paix dans ce diocèse où le protestantisme compte de nombreux et puissants adeptes. Sa prévoyance s'émut pour le recrutement du sacerdoce dans cette Église, où il voulait voir les biens spirituels plus abondants encore que les moissons de la terre et les richesses du commerce et de l'industrie. Il a semé, d'autres récolteront.

Les directeurs du séminaire de Sherbrooke se souviendront de l'intérêt paternel que leur portait leur vénérable évêque, de la haute estime qu'il faisait des professeurs, de la confiance qu'il leur accordée en tout temps. Quelle est, du reste, la communauté qu'il n'ait pas conseillée, consolée, mise à l'abri des coups du sort ? Que n'a-t-il pas imaginé pour donner au prêtre, dans chaque paroisse, l'honneur qui lui est dû, pour assurer sa subsistance, embellir sa demeure et la lui faire aimer.

Voilà, dans une rapide esquisse, comment parlera l'histoire des œuvres de Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, et des monuments qu'il a laissés de son zèle et de sa piété. Mais à côté de cet esprit si ferme, il faut voir un cœur plus tendre encore, un cœur qui fut vraiment celui d'une mère. On le connaissait dans chaque convent, dans chaque paroisse, où ses tournées pastorales étaient attendues avec tant d'impatience, signalées par les démonstrations d'une joie si vive ; dans ces familles où il portait, par ses visites, non pas le pain du corps, mais le pain de l'âme, la parole de la vérité et de la vie. *Hic est qui multum orat pro populo et pro universa civitate*.

O vénérable prélat, votre moisson est belle, reposez-vous maintenant ; vous avez été véritablement le bon ouvrier de l'Évangile, vous avez bien répondu à cette voix qui vous appelait, il y a dix-neuf ans, sur les bords de la rivière Saint-François, pour travailler dans le champ du Seigneur.

L'INCENDIE DE L'ENTREPOT-GLACIÈRE  
(Voir gravure)

N. D. R.—Cette horrible catastrophe mérite d'être connue en détails. En même temps que l'illustration qu'en offre LE MONDE ILLUSTRÉ, nous sommes heureux de pouvoir en donner le récit circonstancié.

Nous l'empruntons à la dernière lettre de M. le sénateur Tassé, représentant canadien à l'Exposition et correspondant spécial de notre confrère, *La Minerve*, dont il est le rédacteur-en-chef.

Cette peinture vivante et fidèle, faite par un homme du métier, témoin oculaire, est propre à intéresser et émouvoir.

CHICAGO, 12 juillet 1893.

Au moment où Chicago, heureuse d'avoir échappé aux dangers des pétards du 4 juillet—une véritable nuisance !—se vantait de son système de protection contre le feu et de ses pompiers, voici qu'éclate un incendie absolument désastreux, qui coûte la vie à une vingtaine de personnes, pour la plupart des chefs de familles. Les dépêches spéciales que vous avez publiées ont porté à trente ou

quarante le nombre des victimes ; mais les recherches faites jusqu'à ce soir le réduisent au chiffre que je viens de donner. Hélas ! c'est trop, beaucoup trop.

Jamais, en effet, les pompiers de Chicago n'ont été décimés aussi affreusement. Sept d'entre eux périrent, le 17 octobre 1857, sous les ruines d'un mur qui tomba soudain ; quatre disparurent dans un océan de flammes, le 8 mars 1868 ; mais l'épouvantable catastrophe de 1871 ne coûta la vie à aucun d'eux.

Le feu avait pris, par une cheminée défectueuse, dans une espèce de coupole, haute de 198 pieds, qui surmontait la couverture de la glacière, s'élevant elle-même à 60 pieds du sol. Or, à l'appel du chef (*Marshall*) Murphy, un certain nombre de pompiers avaient escaladé le bâtiment, et à peine avaient-ils atteint la partie de la tour qui se trouvait à 30 pieds du sommet, qu'un tourbillon de flammes les enveloppait, les étouffait, les rôtissait, et que des craquements terribles annonçaient un effondrement prochain. Témoins du danger qu'ils couraient, les spectateurs leur criaient sur les tons les plus pressants, les plus suppliants : "Revenez-vous-en ! Revenez ! ! " Que faire ? Quelques pompiers purent se jeter sur la couverture de la glacière, au moyen de cordes, mais ceux qui voulurent les suivre furent précipités dans les flammes à une hauteur de cinquante à soixante pieds, le feu ayant rompu les cordes. D'autres se fracassèrent le crâne en sautant. Horrible ! La foule vit tous ces vaillants pompiers tomber l'un après l'autre dans l'abîme, sans pouvoir aucunement leur tendre les moindres secours. Les hommes étaient glacés de stupeur, alors que les femmes se lamentaient au cri de : "O God ! " ou perdaient connaissance.

—C'est une scène inoubliable, m'a dit un témoin, elle m'a donné le cauchemar toute la nuit. Oh ! que je voudrais ne l'avoir jamais vue.

Tout à coup la multitude s'agite, bat des mains, pousse des cris de joie. Que se passe-t-il ! Chacun ici connaît le capitaine Fitzpatrick. C'était un brave d'entre les braves qui, avant ce jour, avait défié la flamme cent fois et lui avait arraché bien des victimes qu'elle allait dévorer. Cette fois, il ne pourra plus hélas ! se sauver lui-même. L'un des derniers, il avait sauté de la tour sur le toit, il s'était horriblement mutilé et il allait disparaître dans le brasier, quand le chef Murphy, au risque de périr lui-même, cria à ses hommes de le suivre afin de dégager leur pauvre camarade. Quatre répondent à l'appel. Inscrivons-les au tableau d'honneur ; Truckman Hans Rehfeldt, les lieutenants Kennedy, Barker et Miller. Ils soulèvent Fitzpatrick, lui mettent une corde au-dessous des bras et le font glisser doucement jusqu'en bas. Ils l'avaient arraché au feu mais pas à la mort, car, porté à l'hôpital, il expirait le lendemain, au milieu d'atroces souffrances. La flamme enveloppe ses sauveteurs à leur tour et ils ont juste le temps de s'échapper par une échelle placée tout près : une minute après, le mur, sur lequel reposait l'échelle croulait avec fracas. Voilà le trait d'héroïsme que la foule applaudissait, comme jamais elle n'a applaudi, et il le méritait mille fois.

Quelles scènes quand la lugubre nouvelle se répandit partout comme l'éclair ! Plusieurs des victimes ne tardèrent pas à être connues, et bientôt les pères, les mères, les femmes, les frères, les sœurs, les enfants, arrivèrent, la douleur dans l'âme pour contempler les restes souvent méconnaissables de ceux qui venaient de leur être enlevés. D'autres se joignirent aux ouvriers occupés à débayer les décombres afin de trouver les cadavres des pompiers que l'on croyait perdus. Il n'était guère possible de les identifier, car le feu avait à peu près tout consumé. D'autres encore allèrent passer quelques dernières heures auprès de ceux qui avaient été transportés à l'hôpital, mais qui avaient été trop grièvement blessés pour pouvoir survivre à leurs souffrances. Ce furent encore d'autres scènes, quand l'on fit l'appel des pompiers, c'est alors que l'on put s'apercevoir du vide que le feu avait causé dans les rangs, et bien des sanglots se firent entendre.

Disons-le à leur honneur, les Chicagoyens et les directeurs de l'Exposition se sont mis immédiatement

ment à l'œuvre pour venir en aide aux familles en détresse. Une seule maison de commerce a envoyé son chèque pour \$2,500, plusieurs ont souscrit \$1,000, et l'on a déjà atteint un total d'au-delà de \$25,000. La recette de dimanche prochain à l'Exposition sera consacrée à la même fin, et comme c'est pour la dernière fois que l'exposition est ouverte le dimanche, l'on ne pouvait donner un plus noble couronnement à cette clôture. Les journaux disent que ce sera le Jour des Héros !

T\*\*\*

SI J'ETAIS POÈTE

REVE ET FANTAISIE



J'étais poète !... Ah ! oui si j'étais poète ! que j'aimerais, il me semble... comme je me plainrais à chanter !!

Si j'étais poète, je confiera à la brise du soir le secret de mon cœur, à la rose vermeille, l'objet de mon bonheur, et au léger papillon je dirais mon plus beau refrain d'amour....

Je me laisserais charmer au ramage cristallin de la source fugitive, dont l'onde précipitée emporterait dans sa course tant de chères pensées, tant de pieux souvenirs évoqués sur ses bords.... J'interrogerais, le soir, ces astres lumineux qui ont vu mes ancêtres, aidé leurs exploits, admiré leur vaillance, et.... mais non, je ne parlerais pas de ces jours de défaite de peur de ne ternir mon bonheur, si j'étais poète...

Oh ! je me rirais de la Fortune et de ses appas séducteurs ; son nom résonnerait en vain à mes oreilles charmées : pour moi mon luth serait tout mon trésor, si j'étais poète....

Le matin, je sourirais à l'aurore, et, dans une fervente prière, j'adresserais là-haut des vœux bien ardents pour ma muse trois fois chère....

Lorsque la voix sacrée de la cloche du saint temple me rappellerait le mystère du Verbe incarné, à genoux devant la Madone, gardienne de mon pauvre réduit, j'élèverais mon cœur vers l'Arbitre souverain, le suppliant humblement de bénir ceux que j'aime.

Puis, je m'égarerais sur la plage déserte, ou dans la prairie émaillée de marguerites que je foulerais aux pieds, insouciant que je serais pour cette fleur.... indiscrette !

Je lirais tout le jour dans la grande nature : ses secrets deviendraient miens.

Oui, si j'étais poète, je causerais avec les fleurs et dévoilerais peut-être de grands secrets, car

" En vérité l'on saurait bien des choses  
" Si le bon Dieu faisait parler les fleurs."

Je parlerais d'abord à la blanche aubépine qui me dit un jour : espère !... La timide pervenche me dirait si elle n'est pas trompeuse parfois ; et je saurais bien si la confiante fougère est toujours respectée.... Car le poète a, paraît-il, de ces moments heureux où tout lui sourit, l'enchanté et parle à son cœur !

Ces petits papillons qui voltigent gaiement jusque dans nos demeures, souffleraient aussi à mon oreille de bien douces choses, car ces anges de nos parterres ont déjà plus d'une fois fait sourire un amant.

Je ne vivrais que.... d'amours, et chanterais toujours !....

Mon existence serait une extase continue vers tout ce qui charme, sourit et enchante.

L'humble tige, perdue et isolée dans le ravin bourbeux et profond, comme la fleur gracieuse et parfumée qui ouvre son calice d'or aux rayons matinaux de l'astre éblouissant ; la bête fauve et rampante, comme le bel animal, fier, noble et courageux ; une journée sombre et triste d'automne, comme une belle soirée d'été où la brise, avec son haleine parfumée, semble nous apporter joie et bonheur.... tout cela attirerait ma verve déjà enflammée. Mais ma lyre, qui n'aurait pas qu'un

son, se délecterait avec ceux-ci, et pleurerait son deuil et gémirait à la vue de ceux-là !....

Lorsque le soleil a terminé sa course diurne, lorsque la nature paraît se reposer pour être demain plus brillante et plus gaie, c'est alors que le poète doit prier. Dans l'église déserte, en un coin solitaire, à l'ombre de l'image de la Vierge, oh ! que de bonheur je goûterais à demeurer seul, seul en audience intime avec le Jésus de ma première communion ! J'ouvrirais mon âme à cet auguste Prisonnier que l'amour tient là enchaîné, et ne saurais que lui dire : " O mon Jésus, je t'aime ! " car dans cet aveu simple mais sincère, je mettrais tout un poème d'amour et de confiance.

De retour au foyer, à ce " chez moi " où je trouverais de si douces consolations et de si pures satisfactions.... j'y puiserais les sujets les plus lyriques pour ma verve toujours active, car, si j'étais poète, je chanterais l'Amour, l'Honneur et la Gloire....

" Aimer, prier, chanter : voilà toute ma vie ! "

Mais je ne connais que ton nom, ô sainte et divine Poésie ! Bien souvent, il est vrai, ta voix, fraîche comme l'aurore, douce comme le parfum qui s'exhale de la rose de mai, belle comme l'écho d'un concert radieux qu'apporte sur la rive un doux vent d'ambrosie, a illuminé mon âme inassouvie du rayon bienfaiteur de la sainte espérance ; mais toujours hélas ! tu m'as parlé par un de tes favoris qui, plus heureux que moi, te contemplant dans un intime tête-à-tête, comme on fait parfois une amie !

" Ah ! si j'a ais des paroles,  
Des images, des symboles,  
Pour peindre ce que je sens !  
Si ma langue embarrassée  
Pour révéler ma pensée  
Pouvait créer des accents ! "

" Quelque chose en moi soupire,  
Aussi doux que le zéphire  
Que la nuit laisse exhaler,  
Aussi sublime que l'onde,  
Ou que la foudre qui gronde,  
Et mon cœur ne peut parler ! "

Océan qui sur tes rives  
Epands tes vagues plaintives,  
Rameaux murmurants des bois,  
Foudre dont la nue est pleine,  
Ruisseaux à la noble haleine,  
Ah ! si j'avais votre voix ! "

LAMARTINE.

Puisqu'il ne m'est pas permis de faire vibrer aujourd'hui les cordes de ma lyre, puisque tu refuses à mon cœur endolori l'unique faveur qu'il implore sincèrement, ah ! du moins, quand pour moi viendra l'heure des adieux, quand au beffroi solitaire le cadran aura marqué la fin de ma journée à peine entrevue, ah ! que je puisse alors t'invoquer avec confiance, ô Muse consolatrice ! et t'étreignant dans un chaste embrassement, expirer doucement dans tes bras, ma belle fiancée !....

Lorsque mon âme aura déserté son indigne demeure, puisses-tu l'élever sur tes ailes virginales jusques aux parvis sacrés du séjour de l'Amour !

LUDO.

ETYMOLOGIES

SAINT-SÈVÈRE

La paroisse de Saint-Sévère, comté de Saint-Maurice, fut érigée par un décret canonique daté du 23 janvier 1850. C'est un démembrement de la paroisse d'Yamachiche. Elle fut nommée ainsi par reconnaissance pour l'abbé Joseph Sévère Dumoulin, curé d'Yamachiche, lors de sa fondation.

SAINT-GILBERT

Cette paroisse est formée des quatrième et cinquième rangs de Deschambault. Elle est placée sous le vocable de saint Gilbert, évêque de Meaux, parce que le terrain sur lequel s'élève l'église a été donné par M. Gilbert Frenet.—P.-G. R.

CHIRURGIE DOMESTIQUE

PROCÉDÉ D'EXTRACTION D'UN CORPS ÉTRANGER INTRO-DUIT DANT L'ŒIL



Extraction de corps étrangers dans l'œil

Il n'y a personne qui n'ait connaissance de la douleur ressentie à la présence d'un corps étranger dans l'œil, que ce soit de la cendre, une escarbille, du sable ou une particule d'acier. On désire en être débarrassé aussitôt que possible, non seulement à cause de la souffrance, mais parce qu'il vient s'y ajouter l'appréhension que l'élément étranger, de plus en plus enchaîonné dans les tissus, n'y produise une inflammation sérieuse qui dure toujours après l'éloignement de la substance nuisible.

Il nous répugne généralement de laisser toucher à nos organes visuels, surtout s'il s'agit d'opérations chirurgicales, et quand, affligés d'une semblable infortune, nous pouvons nous aider nous-mêmes, nous le faisons volontiers.

Lorsque le corps introduit a des dimensions telles qu'il puisse être visible dans un miroir ordinaire, il est facilement enlevé par les procédés simples. Souvent, il est si petit que le moyen indiqué ne permet pas de le découvrir, et qu'il faut recourir à des lunettes. Dans l'un et l'autre cas un miroir ordinaire est insuffisant ; on emploiera alors un miroir concave ou grossissant. Celui-ci montrera l'objet sans l'intermédiaire de lunettes.

Quand la substance étrangère consiste en particules poussées à un très haut degré de division, tel que du sable ou de la poussière, un pinceau de poils de chameau humide est employé avec avantage à l'opération. Si aucun de ces moyens ne donne de résultat, il faut promptement recourir à l'oculiste. Cependant, avec une loupe de poche ayant un diamètre de 2 centimètres 1/2 à 3 centimètres et une distance focale de 6 centimètres à 7 centimètres 1/2, combinée avec un miroir ordinaire, dans la position qu'indique notre dessin, c'est-à-dire en appliquant la loupe sur la surface plane du miroir, on arrive encore à découvrir et à extirper les corps d'une très grande ténuité.—E. D.

Deux jeunes femmes feuilletent un album de photographies :

—Tiens, voilà le portrait de Mme X....

—Il n'est pas réussi.

—Ah ! voici son mari.... il est mieux.

—Dame, réplique M. Z...., qui assistait à la conversation, vous savez que, dans la vie comme chez le photographe, les hommes sont toujours plus faciles à attraper.

\*\*

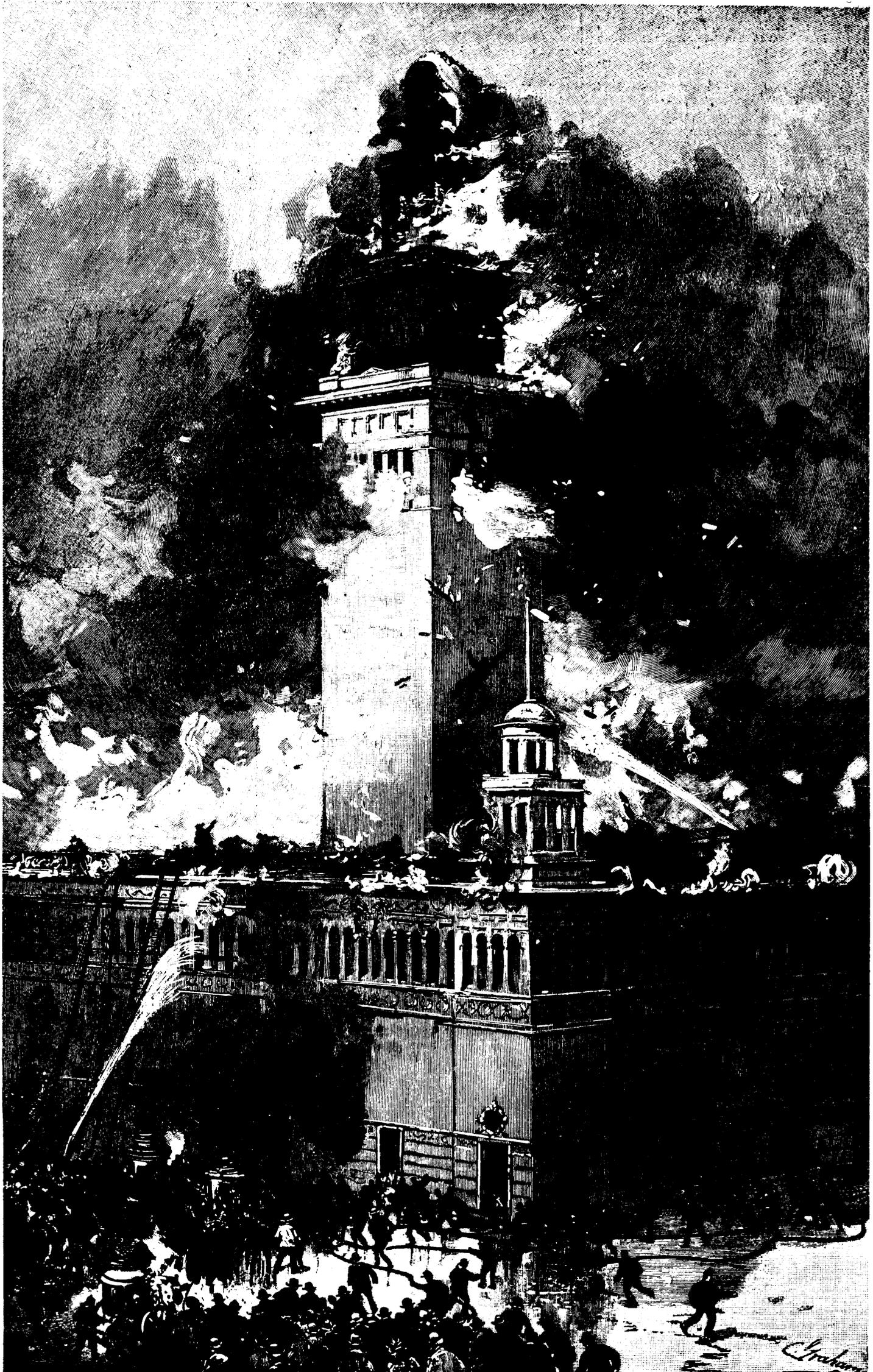
La petite Ethel.—Cousine Marie est donc mariée ? Je ne savais pas qu'elle connaissait un monsieur.

La mère.—Elle devait en connaître un au moins, autrement elle ne se serait pas mariée.

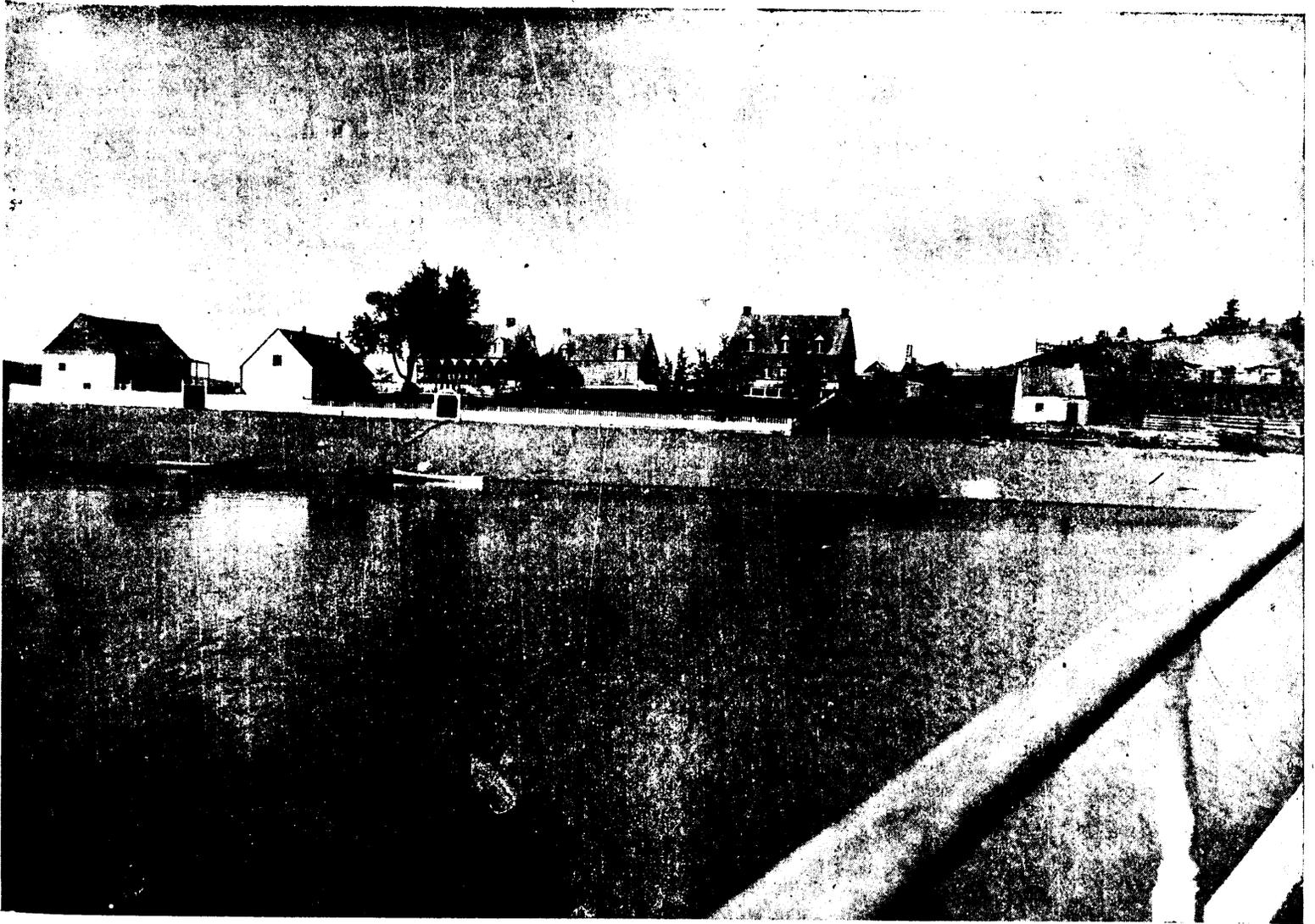
La petite E.—Connaissez-vous papa avant de vous marier avec lui ?

La mère.—(Avec un soupir). Je le croyais !

Le Canadien est ennemi de la mélancolie, du spleen, et en conséquence, il aime à s'amuser, à se distraire. Aussi s'empresse-t-il d'acheter les *Farces de Piron*, *L'ami des Salons*, les *Lettres d'un étudiant* et le *Pater*. 10 cents chaque. En vente partout et chez les éditeurs, G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte Catherine.



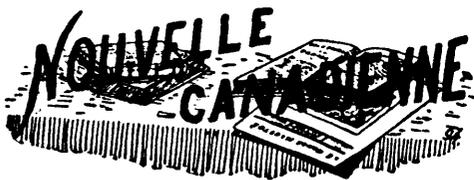
L'EXPOSITION COLOMBIENNE — INCENDIE DE L'ENTREPOT-GLACIERE  
Vaine tentative de sauvetage de quelques malheureux pompiers



L'OUTAOUAIS SUPÉRIEUR—CIE DE LA BAIE D'HUDSON : LE FORT TÉMISCAMINGUE—Photographie B. Charron



MONTREAL.—LA PLACE D'ARMES—Photogravures Armstrong



AVEC HERTEL A SALMON-FALLS

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

*Hommage et remerciements pour l'aide bienveillant reçu chaque fois que j'ai eu recours à lui, ayant besoin d'être éclairé sur quelque point historique*



ANVIER de l'an de grâce 1690 expirait. Ses derniers jours étaient froids mais sereins. Le 26, un dimanche, le district des Trois-Rivières jouissait d'une de ces belles journées d'hiver, comme en donne le climat canadien, à cette saison. Mais au déclin de ce jour, l'homme qui cheminait sur la route de Saint-François-du-Lac,

entre la demeure de Jacques Maugras et le manoir du seigneur Crevier, ne se souciait guère de la beauté du paysage hivernal.

C'était un jeune homme d'environ vingt-et-un ans, brun joli, au corps bien moulé.

Quelque préoccupation le tourmentait étrangement, car son front se plissait et des mots incohérents lui échappaient. Il s'arrêta même quelques fois au milieu du chemin, en se parlant à lui seul. Reprenant soudain possession de ses facultés, il secouait la tête comme s'il eut pensé, par là, se débarrasser des idées qui l'obsédaient, et s'élançait gaiement sur la route blanche, laissant derrière lui la large empreinte de ses raquettes.

—Bah ! se disait-il, n'y songeons plus. J'aurai bien mon tour.

Mais, presque aussitôt, il était empoigné de nouveau par la même pensée, et il lui arrivait encore de parler haut :

—Pourtant, elle voit bien que je l'aime... Mais pas moyen de connaître l'état de son cœur. Si je veux lui dire un mot tendre, elle semble n'en pas comprendre le sens, et, quand je tente de le lui expliquer, elle devient obtuse à faire endiabler un plus saint que moi. Si je perds patience et que je me fâche, quel air doux elle fait alors, malheureusement ça ne dure pas ; aussitôt que je redeviens aimable, l'air doux le cède à la taquinerie. Je l'aime tant, qu'il faudra bien qu'elle m'aime à la fin. Toutefois, avant de parler à mon père, il faut qu'elle se prononce.

Et il repartait plus vite, sur la route neigeuse.

—Ah ! cousine Marguerite, se disait-il encore, bientôt je te remettrai tout ça, pourtant. Si j'essayais les mêmes armes ? Non ! cela ne m'avancerait pas. Elle y prendrait goût et me ferait languir une *mèche*. Mais c'est comme rien, en cherchant encore un peu, je viendrai bien à bout de lui faire dire ce que je désire entendre de sa bouche. Oh ! que cela sera gentil de recevoir cet aveu. M'aime-t-elle ?... Ah ! morbleu ! y a-t-il moyen d'exister dans une incertitude semblable ? Je saurai à quoi m'en tenir demain, ou je veux bien être Iroquois.

Il arrivait au manoir de Saint-François-du-Lac. Avant de soulever le lourd marteau de la porte bardée de fer, il se retourna pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru, sur la nature environnante, puis vers l'azur céleste. " Nous aurons encore du beau temps comme cela," pensa-t-il. En jetant un dernier regard vers la terre ferme, à l'Est, (car il était alors sur l'île du Fort, qui est bornée par le chenal Tardif et le bras principal ou central de la rivière Saint-François), il aperçut un objet blanc avançant au loin. " Quelqu'un des Trois-Rivières, fit-il, après quelques instants d'examen, puisqu'il porte la tuque et la capote blanche des miliciens du gouvernement. Il va sans doute arrêter ici, attendons-le "

Le jeune homme ainsi stationnaire au seuil de la demeure du seigneur Jean Crevier, était le

deuxième fils de ce dernier. Il était neveu de François Hertel, par sa mère, Marguerite Hertel. Il avait nom : Louis, et comptait dans son existence, vingt et un hivers. Son acte de naissance nous est inconnu, mais au recensement de 1681, il est dit être âgé de douze ans. (1)

Il venait de faire une visite chez Jacques Maugras, dont la femme, Jeanne, était sa tante maternelle. Marguerite Maugras, l'aînée de la famille, était la filleule de Marguerite Hertel. Depuis que la famille Maugras habitait à Saint-François-du-Lac, le jeune Louis avait éprouvé une amitié particulière pour sa blonde cousine, amitié qui enfin s'était changée en amour. C'était bien les deux caractères les plus disparates : Louis, sérieux, bouillant, vif ; elle, taquine, enjouée, légère comme le papillon, mais au fond bonne enfant, et lorsqu'elle s'apercevait qu'elle irritait trop son grave cousin par ses taquineries, elle l'apaisait aussitôt par un doux regard. Elle le savait pris, et se donnait un peu de plaisir en le voyant s'agiter ainsi. C'est un petit défaut que possèdent plus ou moins les filles d'Eve, mais je n'en blâme pas trop Marguerite, car en 1690, le sort de nos campagnardes était rude. Elles se mariaient de bonne heure, étant beaucoup recherchées. Il n'y en avait pas assez. Au recensement de 1681, à Saint-François-du-Lac, l'on voit vingt-cinq garçons contre la moitié moins de filles.

Louis reconnut bientôt le nouveau personnage. C'était un brave sergent de la milice trifluvienne. Ils entrèrent ensemble au manoir.

Le sergent communiqua au seigneur Crevier le message dont il était porteur.

Le comte de Frontenac, qui avait repris la direction de la Nouvelle-France, venait d'autoriser la formation de trois partis de guerre destinés à faire campagne dans les colonies anglaises. Montréal, Trois-Rivières, Québec, devaient fournir chacun leur contingent (2). Les miliciens de Québec seraient commandés par le sieur Robineau de Portneuf. Une colonne volante de Montréal sous les ordres de d'Ailleboust et des frères LeMoynes s'en irait vers l'Etat de New-York. Les miliciens des Trois-Rivières, dirigés par le sieur Hertel, devaient frapper coup dans le New Hampshire. Frontenac avait ordonné le départ des Trifliviens pour le 28 janvier 1690 (3).

—Mon capitaine a reçu cet ordre récemment, dit le sergent, et s'est occupé tout de suite à se procurer les provisions et munitions nécessaires à cet effet, et comme Saint-François-du-Lac est le dernier point à l'ouest des Trois-Rivières, et aussi à cause des violentes tempêtes de neige qui ont eu lieu dans nos endroits, vous ne recevez cette nouvelle qu'un peu tard, mais Hertel savait que quelques personnes seulement pouvaient se joindre à lui : il espère qu'une journée ou deux au plus leur suffira pour être prêts. Votre beau-frère, ajouta le sergent, se flatte de vous voir au nombre des braves qui l'accompagneront.

—J'aimerais beaucoup, dit celui-ci, me joindre au sieur Hertel ; mais en ce moment, pour une cause très importante, je me verrai privé de ce plaisir. Cependant, ma famille y sera certainement représentée. Joseph, mon fils aîné, est malade depuis une semaine, et il serait fort imprudent, sinon dangereux, qu'il sorte si tôt ; mais toi, Louis, qu'en dis-tu ?

—Moi, père ?... Je pourrais y aller ?... Ah ! quel bonheur ! Sergent, quand repartez-vous ?

—Je retourne aux Trois-Rivières demain matin. Mon capitaine me charge aussi de vous dire qu'il ne sera pas nécessaire que vous vous rendiez à la ville, pour le départ, car son intention est de passer ici et remonter la rivière Saint-François jusqu'à sa source. En l'attendant, vous vous éviterez un trajet inutile.

Le lendemain, au village, tout le monde savait la nouvelle et plusieurs se promirent d'accompagner le célèbre Hertel dans cette expédition, entr'autres : Jacques Maugras et Nicolas Gatineau, jeune homme de vingt-cinq ans, fils de Gatineau qui donna son nom à la rivière qui traverse le comté d'Ottawa et vient se jeter dans l'Outaouais, tout près de la capitale.

Dans l'après-midi, Louis alla faire un tour chez Maugras ; il n'y avait que Mme Maugras et les enfants à la maison. Saisis peut-être d'un pressentiment que cette expédition serait fatale au chef de la famille, tous avaient une physionomie songeuse. La mère et Marguerite avaient beau se dire que ce n'était pas la première fois que Maugras figurait dans des partis de ce genre, et qu'il était nécessaire que cette excursion se fit, afin d'empêcher les Anglais d'entreprendre la pareille, en détruisant leurs établissements, une certaine crainte les tourmentait cette fois-ci.

Quand Louis apprit à la jeune fille son prochain départ, il la vit soudain pâlir.

—Tu pars aussi ? lui dit-elle.

—Oui. Penses-tu que je puis demeurer oisif lorsque ma santé est excellente et que je sais que cette expédition est organisée en vue de protéger le pays contre toute incursion de nos voisins ?

—Oh ! je sais bien que tu es brave et qu'il faut que tu partes. La maison sera grande après-demain, lorsque le père sera parti, mais je m'ennuierai bien plus, avoua-t-elle en soupirant et rougissant, te sachant absent du village et connaissant que je ne te verrai plus pour longtemps peut-être.

—Oh ! je suis, il est vrai, le bon diable sur lequel tu peux facilement épuiser tes taquineries ; c'est sans doute pour cela que tu regretteras mon éloignement ?

—N-n-n-non.

—Pourquoi, alors ?

Il venait de le savoir en la voyant pâlir et en lui entendant dire que son départ augmenterait son chagrin, mais il voulait plus encore.

Elle baissa la tête, en rougissant.

—Regarde moi, Marguerite, lui dit-il tendrement.

Elle leva vers lui son beau visage dont Cupidon colorait les traits, et il vit le plus doux des aveux dans sa brune prune.

—Alors, Marguerite, si tu m'aimes... car tu m'aimes ?...

Un signe de tête affirmatif et un non contradictoire tout bas, mais accompagné d'un malicieux sourire lui répondit.

—Pourquoi me disais-tu, hier encore, que la ceinture fléchée que tu achevais serait pour le jeune Gamelin ?

—Pardonne moi, Louis, c'était pour te taquiner ; mais je te la destinais, et aujourd'hui que tu pars pour revenir Dieu seul sait quand, accepte-la de moi comme souvenir. Il t'en faudra une, porte celle-ci toujours.

—Je parlerai à mon père de notre amour, dit le jeune homme dans leurs tendres confidences, — confidences dont il devait garder la plus douce mémoire car, pour une fois, Marguerite réussit à arrêter les paroles un tant soit peu malignes qui arrivaient à ses lèvres. Je parlerai à mon père, dit-il, et nul doute que nous serons unis quand les quelques obstacles à présent en vue seront levés. Ta famille, la nôtre, celles de Philippe et de Couc (1) sont les plus à l'aise dans cette partie du pays ; sur ce point donc, tout ira bien, mais nous éprouverons peut-être quelque délai à obtenir une dispense, étant cousins.

Quels charmants propos ils tiraient ! quels tendres serments ils firent ce jour-là ! En partant et lui disant au revoir, il mit sur son front un chaste baiser. Hélas ! ce devait être le dernier ici-bas.

Sur l'ordre de M. de Frontenac, donc, Hertel partit, un mardi, des Trois-Rivières, le 28 janvier 1690, avec ses trois fils les plus âgés : Zacharie-François, sieur de la Frenière, âgé de vingt-quatre ans ; Jacques, sieur de Cournoyer, vingt-trois ans, et Jean-Baptiste, sieur de Rouville, vingt et un ans. La troupe, au départ des Trois-Rivières, se composait de vingt-cinq Canadiens et autant de sauvages (2), dont vingt sauvages Sodokis, et cinq Algonquins amenés à Hertel par le sieur Maugras (3). " Hertel était un des officiers de la colonie à qui on pouvait le plus aisément confier l'exécution d'une entreprise de la nature de celle-ci. C'est le témoignage que le comte de Frontenac lui rend

(1) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 33.

(2) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 50.

(3) Documents publiés à Québec, I, 496.

(1) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 33.

(2) Ce sont les chiffres de Hertel lui-même.

(3) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, II, 50.

dans une lettre qu'il écrivit alors à M. de Seignelay" (1). Le 29, les miliciens arrivaient à Saint-François-du-Lac. La halte à cet endroit fut courte. Ayant reçu Crevier et Gatineau dans ses rangs, la petite troupe se remit en marche, remontant la rivière Saint-François jusqu'au lac Memphrémagog que l'on atteignit sans aventures, mais après de rudes marches, le 3 février. Jusqu'ici tout allait bien et tant que l'on pourrait côtoyer le lac Memphrémagog la route serait assez facile à suivre. Ensuite, tirant au sud encore, vers la rivière Connecticut, la marche se ferait un peu au hasard, car personne ne connaissait assez la contrée pour diriger nos miliciens sans déviations, droit au but. Après maints zig-zags et beaucoup de détours on arriva à la rivière Connecticut, le 16 février. Ayant traversé cette rivière sans retard, Hertel prit au sud-est, du côté des Monts-Blancs. Quelles marches et contre-marches ne firent-ils pas dans ces montagnes où ils faillirent s'égarer plusieurs fois. Enfin, le 8 mars, ils se trouvèrent à l'extrémité nord du lac Winnipisiogee. Ils avaient abandonné leurs raquettes depuis quelque temps et ne pouvaient avancer aussi rapidement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. Ils contournerent le lac, gagnant à l'est, et le 12 mars ils arrivaient en vue d'un fort abandonné, dans le canton de New-Durham. Les Algonquins qu'on avait envoyés en éclaireurs, revinrent avec cette information et ramenèrent captives deux Anglaises ; une jeune fille nommée Louise Hurtado et Elizabeth Wentworth, toutes deux de Piscatou (2). Les parents de ces deux personnes, des chasseurs, étaient dans les bois et ne devaient revenir que dans quelques jours. Hertel décida alors de faire reposer ses hommes ; ils passèrent donc deux jours dans le fort.

Le 27 mars, les éclaireurs canadiens se replièrent sur le gros du parti. Nos braves étaient arrivés devant une bourgade anglaise, appelée Salmon Falls, sur la rivière Piscatou. Aussitôt il fut résolu que l'on emporterait la place d'assaut. Le chef canadien ayant fait reconnaître les alentours, divisa sa troupe en trois parties (3), et prit ses mesures pour l'attaque qui n'aurait lieu que le lendemain matin, le 28 mars, de bonne heure. Le premier détachement, de onze hommes, devait attaquer un petit fort de pieux à quatre bastions ; le second de quinze hommes, sous les ordres de son fils aîné, avait pour tâche de prendre un fort terrassé, et le troisième, comprenant le reste de ses forces—vingt-six hommes—sous sa direction, donnerait contre un autre fort où les sauvages avaient vu une pièce de canon. Le 28, avant l'aurore, il tomba avec impétuosité sur le village (4). Les Anglais avaient eu connaissance de la présence des Français et s'étaient préparés à leur donner une chaude réception, mais "ils virent leurs ennemis exécuter les ordres pour l'assaut avec une conduite et une bravoure qui les étonna beaucoup. Ils firent assez bonne contenance d'abord, mais ils ne soutinrent pas le feu des assaillants" (5). Les plus braves, une cinquantaine, périrent dans ce combat, et une soixantaine furent fait prisonniers. Pendant l'action, le feu se déclara et vingt-deux maisons brûlèrent. Le feu prit aussi aux étables, et près de deux mille bêtes à cornes y périrent.

Un Français eut la cuisse cassée dans cette attaque et mourut le lendemain (6). Le jeune Crevier, ainsi que tous ses compagnons, s'étaient battus avec vaillance, et il sortit de ce combat sans une égratignure.

Aussitôt après cette victoire, Hertel ordonna la retraite. Il ne crut pas prudent de rester trop longtemps dans ces parages, car il n'était éloigné que de six lieues de Piscatou, ville anglaise, où il y avait beaucoup de monde et dont un fort détachement pouvait sortir, se mettre à sa poursuite et peut-être l'arrêter dans sa marche en arrière. Dans l'après-midi, deux des sauvages qui veillaient sur la retraite des Canadiens rejoignirent à la course le gros du parti, avec la nouvelle que les Anglais, au nombre de deux cent cinquante en-

viron, l'attaqueraient bientôt, car ils manœuvraient pour le cerner. Aussitôt, Hertel fit battre le terrain aux alentours, afin de choisir le meilleur endroit et s'y fortifier. On vint lui dire qu'il y avait tout près, sur la rivière Piscatou, que l'on avait côtoyée, un petit pont fort étroit, en bois, et que le terrain y serait plus favorable comme position défensive. Il eût bientôt arrangé son plan de combat. Il posta ses hommes à la tête de ce pont et attendit l'ennemi, car il était impossible aux Anglais d'arriver à lui par un autre endroit que par ce pont. Hertel, ensuite, harangua sa troupe. Tous acclamèrent ses paroles et se déclarèrent prêts à vaincre ou à mourir ! "Peu après les Anglais se présentèrent pour passer le pont et, méprisant le petit nombre des Français, s'engagèrent avec beaucoup de confiance. Hertel les y laissa avancer sans tirer un seul coup, puis tout-à-coup il fondit sur eux, l'épée à la main. Du premier choc il en tua huit et en blessa dix, et obligea le reste à lui céder le champ de bataille, après un combat qui dura deux heures." (1).

Au plus fort de la mêlée, Louis reçut une balle en pleine poitrine et expira presque aussitôt. Son cousin, Nicolas Gatineau, lutta à son côté à ce moment terrible, et le recueillit dans ses bras lorsqu'il chancela, blessé mortellement par le projectile ennemi.

— Tu diras à mes bons parents, balbutia le malheureux jeune homme, la voix mourante, que je leur ai fait honneur et que ma dernière pensée est pour eux. Après le combat, si nous sommes victorieux, tu emporteras la ceinture que j'ai autour de moi et tu couperas une boucle de mes cheveux que je te prie de remettre à Marguerite Maugras... Je l'aimais !... Adieu !... Nicolas !... Mon Dieu !...

Ces paroles, prononcées avec difficulté, lentement, entrecoupées de soupirs, furent ses dernières.

Les Anglais laissèrent sur le terrain vingt morts et eurent une soixantaine de blessés.

Les Français eurent cinq des leurs de tués, dont trois sauvages, un Français et Louis Crevier, le neveu du commandant. Zacharie-François, fils aîné de Hertel, et qui lui servait de lieutenant, fut blessé au genou. Trois sauvages furent aussi blessés.

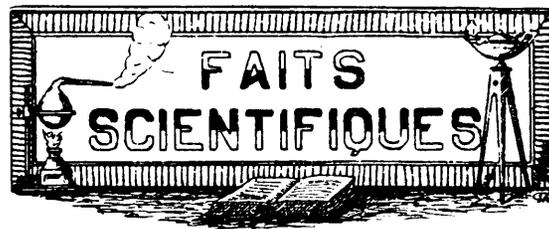
"Hertel continua sa retraite le plus vite possible et, trois jours après, ayant envoyé des découvreurs pour voir si les ennemis étaient loins, ils rencontrèrent un parti d'éclaireurs anglais et en tuèrent trois. Il acheva sa retraite sans aucune aventure jusqu'à un village de sauvages, entre les mains desquels il mit son fils pour faire panser ses blessures. Il apprit là que M. de Portneuf, commandant les miliciens de Québec, n'avait point encore fait coup, et qu'il n'était qu'à deux journées. Cela l'obligea à dépêcher à M. le comte de Frontenac le sieur Gatineau, le neveu de son beau-frère Crevier, avec quelques hommes et des sauvages, pour lui apprendre des nouvelles de cette expédition. Le sieur Maugras se détacha aussi avec cinq Algonquins et prit la route de Saint-François ; on n'a eu depuis aucune nouvelle de lui. Hertel joignit ensuite M. de Portneuf, près Reskété, avec trente-six hommes, tant Français que sauvages." (2).

Lorsque Marguerite apprit la mort de Louis, elle en eut une peine immense et perdit entièrement sa gaieté. Elle fut demandée en mariage par deux jeunes gens, bons partis, de Saint-François-du-Lac, mais elle préféra rester célibataire et vivre seule avec la mémoire de son cher aimé. Elle ne demeura pas longtemps Saint-François, mais s'en alla à l'Hôpital-Général de Québec, et elle y mourut quelques années plus tard.

Regis Roy

(1) Charlevoix a connu Hertel après ces événements et tient sans doute ces détails de la bouche du héros B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 53.

(2) Lettre de Monseignat.



UNE ALLUMETTE SANS PHOSPHORE

Les journaux suisses disent qu'un chimiste, de Fleurier, vient d'informer le Conseil Fédéral qu'il a inventé une allumette prenant feu par le frottement sur toutes les faces, et ne contenant aucun phosphore.

#### NOUVEAUX CERQUEILS

On fabrique depuis longtemps, dit *Le Cosmos*, des bacs, des conduites d'eau en ciment, en noyant dans la paroi une légère carcasse en fer, qui leur donne toute la résistance désirable.

On fait, paraît-il, de même aujourd'hui des cercueils qui ont l'avantage d'être très résistants, incombustibles hygiéniques et d'une durée illimitée, vu que le temps durcit le ciment de plus en plus.

Ces cercueils n'ont qu'un seul joint caoutchouté et bouchonné, qui les rend absolument hermétiques. Ils ne nécessitent pas d'ouvriers spéciaux pour la mise en bière, une simple clef à canon suffisant pour les ouvrir et les fermer. La forme de ces cercueils peut être celle en usage aujourd'hui, mais elle sera de préférence elliptique. Ils seront enduits ou non de céruise, ou émaillés de plomb en dedans et en dehors, avec peinture et vernis imitant la pierre de taille ou tous les bois à volonté, ou, pour les personnes qui aiment à être bien mises, laqués, ornés d'armoiries, d'armes, de poignées nickelées, argentées ou dorées.

Si l'usage de ces cercueils indestructibles se repand, avant quelques siècles il ne restera plus de place sur la terre pour les vivants.

#### HIPPODROME D'UN NOUVEAU GENRE

Les journaux de sport américains annoncent qu'une Société vient de se créer, à Madison, pour construire un hippodrome d'un nouveau genre. D'après le projet que cette société se propose de mettre à exécution, l'hippodrome se composerait d'une longue piste en ligne droite, et de chaque côté de cette piste se trouveraient des tribunes montées sur rails. Ces tribunes pourraient recevoir 5,000 personnes.

Au moment du départ des chevaux dans cette course, ces tribunes se mettraient en mouvement et marcheraient du même train que les concurrents, de telle sorte que les spectateurs pourraient suivre admirablement toutes les péripéties de la lutte.

Juqu'à là, dans les courses, il n'y avait guère que les jockeys qui fussent exposés aux accidents ; par ce moyen, du moins on arrivera à une juste égalité dans les chances à courir.

De même qu'on lit de temps à autre : Tribunes écroulées, nombreuses victimes ! on trouvera quelquefois dans un journal : Tribunes déraillées, etc. ; ce sera plus varié.

#### SOUDURE DES RAILS DES VOIES FERRÉES

On a proposé de remplacer les jonctions des rails au moyen d'éclisses de boulons, par la soudure, ce que l'électricité rend possible aujourd'hui. Une voie d'une seule pièce est évidemment plus solide que celle composée de morceaux, et la suppression des joints est fort avantageuse pour le matériel. Mais cette amélioration n'était pas sans présenter quelques inconvénients ; la dilatation et la contraction ne pouvant s'exercer librement, les voies, pensait-on, subiraient des déformations ; enfin, les changements des parties avariées deviendraient fort difficiles. Des expériences ont démontré, paraît-il, que le premier inconvénient n'est pas à craindre ; quant au second, l'outillage de l'industrie moderne permet de le surmonter facilement.

Par le fait, on est entré dans cette voie. A Philadelphie, on a construit un wagon spécial portant l'appareil à souder ; il se transporte sur la voie et opère sur les rails en place ; on prend le courant, au moyen d'un trolley, sur les conducteurs qui servent à l'exploitation de la ligne. Avec une puissance de 200 chevaux, on obtient la soudure des rails les plus puissants et en un temps qui varie de quatre à seize minutes. Pour les tramways électriques, la soudure des rails a d'autant plus d'intérêt que l'on obtient ainsi un conducteur ininterrompu pour le courant de retour.

Pour l'enlèvement, dans l'avenir, des parties avariées, on n'aura qu'à adjoindre au wagon spécial, une soie circulaire à métaux mue par un dynamo recevant aussi le courant des conducteurs de la ligne ; les parties à enlever pourront être séparées en quelques instants.

(1) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, II, 50.

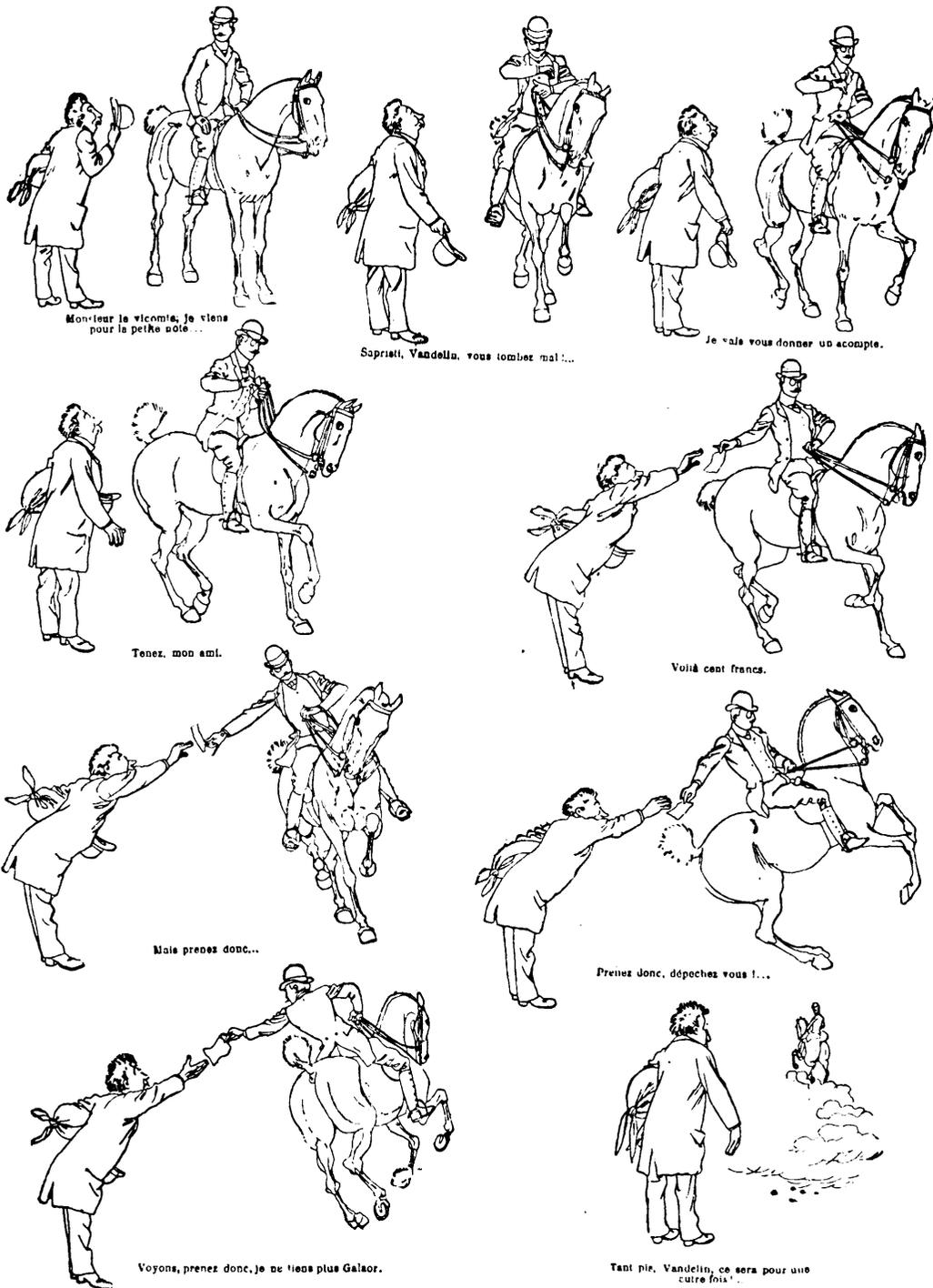
(2) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 80.

(3) Lettre de Monseignat.

(4) Maurault, *Histoire des Abénakis*, page 200.

(5) Charlevoix.

(6) Monseignat.



### LA NOTE A PAYER DU TAILLEUR

## NOTES ET FAITS

### Histoire du duel

En 1612, eut lieu à Aix en Provence un corps à corps, dont le souvenir prend un certain intérêt pour nous, dit le *Musée des Familles*, à cause du nom de l'un de nos adversaires.

Annibal de Forbin, seigneur de la Roque, et Alexandre Dumas, baron d'Allemagne, animés l'un contre l'autre d'une haine furieuse, résolurent de se battre sur les remparts de la ville, dans les plus étranges conditions. Ils se firent attacher l'un à l'autre par le bras gauche et, tenant de la droite un couteau pour toute arme, ils s'escrimèrent à l'envi jusqu'à ce que s'ensuivit la mort de tous deux, et, paraît-il, la lutte ne fut pas longue.

\* \* \* \*

### Une curieuse profession

Il existe en Chine une profession pour dames assez étrange.

Chaque jour, de vieilles femmes s'acheminent vers les maisons riches, annonçant leur venue en battant du tambour. Elles offrent leurs services pour amuser les riches ennuyés.

L'offrè est elle acceptée, elles s'installent dans un coin, sur une natte, et racontent les derniers

scandales, les histoires égrillardes, les on-dit les plus croustillants.

On les paye généralement une demi couronne l'heure, mais si la marchande de scandales détient une nouvelle à sensation sur les mœurs des comédiens, l'intérêt grandit... et le prix est doublé.

Dans ce dernier cas, il n'est pas rare de voir les "chroniqueuses" se retirer au bout d'une heure avec de magnifiques présents.

\* \* \* \*

### La force humaine

D'après des vérifications et mesurages de la force humaine, faites avec le dynamomètre, il ressort que c'est le matin, à son lever, que l'homme est le plus faible. Sa force musculaire s'accroît déjà sensiblement après le déjeuner et atteint son plus haut degré après le dîner : elle redescend de nouveau pendant quelques heures pour s'élever encore vers le soir et s'abaisser alors graduellement jusqu'au matin. Les deux causes les plus affaiblissantes de la force musculaire sont le manque d'exercice et la tension, l'effort exagéré. La transpiration occasionnée par le travail affaiblit les muscles. Les personnes studieuses qui se lèvent tôt atteignent plus tôt leur force que si elles dorment longtemps. L'emploi des heures du matin à un exercice musculaire n'est profitable que si l'on déjeune également tôt. Les heures consacrées à la gymnastique, de 9 heu-

res à midi, se trouvent être les plus favorables au développement des forces. Se fatiguer le corps immédiatement après le dîner, le principal, est très nuisible à la santé.

\* \* \* \*

### Cruelle indécision

Lord Campbell, un des grands juges de l'Angleterre, avait des habitudes fort prudentes et quand il siégeait en justice il renvoyait toujours les affaires à huitaine.

Un jour, lord Campbell acheta un petit cottage et son premier soin en arrivant dans la villa fut d'appeler un charpentier et de lui commander des water-closets.

— Où les placerez-vous, demanda le charpentier, dans la maison, ou dans le jardin ?

— Cela demande réflexion, dit le jurisconsulte, revenez dans quelques jours ; à huitaine.

La semaine écoulée, le charpentier reparait.

Le noble lord s'était décidé pour le jardin.

— Fort bien, dit l'ouvrier, mais de quel bois vais-je les faire, en sapin ou en acajou ?

— Diable ! diable ! fit lord Campbell ; une question comme celle-là ne se décide pas en une minute ; à huitaine pour la réponse.

Après huit jours de mûres réflexions, l'acajou est enfin choisi.

— A la bonne heure ! mais, objecte le charpentier, faut-il les faire à une ou à deux places ?

— Hum ! hum ! le point est délicat, renvoyons à huitaine.

Inutile, mylord, interrompit alors le charpentier ; je vais décidément les faire à une place, tout de suite.

— Ah ça ! dit lord Campbell, comment pouvez-vous vous prononcer si lestement, vous ?

— C'est tout simple, mylord, si je les fais à deux places, vous remettrez toujours à huitaine, avant de décider sur laquelle vous asseoir.

\* \* \* \*

### Pot de pensées

On appelle souvent l'Angleterre et les Etats-Unis les deux nations sœurs. Deux sœurs qu'une mer sépare !

De quatre choses Dieu me garde : d'une femme qui se farde, d'un valet qui se regarde, de bœuf salé sans moutarde et de petit dîner qui tarde.

En hiver, les médecins européens ont l'habitude d'envoyer les gens d'une faible santé à Cannes. On comprend fort bien que les personnes faibles aient besoin de cannes pour se soutenir.

On annonce la prochaine exhibition d'une cantatrice négresse, dont on dit merveille. Quel que soit son talent, elle ne doit pas oublier, surtout en musique, que les noires ne valent pas les blanches.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le comble du jacobinisme protestant :

Lady X... rendant un meuble à son tapisserieur parce que le bois avait travaillé le dimanche.

\* \*

En classe.

Le professeur. — 2,000 francs rapportent en deux ans 80 francs. Elève Dureport, comment trouvez-vous le taux de l'intérêt ?

— Beaucoup trop faible, monsieur.

\* \*

Consultation.

— Docteur, où pourrais je aller pour chasser mes humeurs noires ?

— Mon Dieu, chère madame, partout, à condition que votre mari ne vous accompagne pas !

\* \*

Magistrat facétieux.

A la correctionnelle :

— Votre profession ?

— Ancien poète.

— Je vous demande votre profession actuelle.

— Garçon marchand de vins.

— Alors murmura le président, vous avez commencé par faire des vers, et maintenant... vous les lavez.

CHOSSES ET AUTRES

—L'exposition de Chicago est éclairée par 120,000 lampes électriques à incandescence.

—Le rhinocéros de l'Inde est le quadrupède qui a la peau la plus épaisse.

—La Perse est à peu près le seul pays qui ne possède pas encore de télégraphe.

—Un dynamo de la force de 1,200 chevaux est en action à l'exposition de Chicago.

—Il existe une fontaine dans le Dauphiné, France, qui produit du gaz inflammable après chaque pluie.

—On s'attend à une bonne récolte de miel dans les deux provinces de Québec et d'Ontario.

—A Niagara la récolte des pêches s'annonce comme devant être un réel succès cette année.

—Un maronnier qu'on dit être âgé de 2000 ans fleurit encore au pied du mont Etna ; il a 213 pieds de circonférence.

—Le nombre des entrées payantes à l'exposition de Chicago, pendant le mois de juin, s'est élevé à 2,400,000, soit une moyenne de 80,000 par jour.

—Une dépêche de Hong Kong rap porte une nouvelle révolte sanglante contre les missionnaires, en Chine. Une troupe furieuse a attaqué deux missionnaires suédois à Macheng et les a tués. Il n'y a pas d'autres détails.

—On prétend qu'à l'origine l'orange était un fruit de la grosseur d'une cerise sauvage ordinaire. Son évolution en grosseur et en douceur serait le résultat de 1500 années d'attention de la part des horticulteurs.

—Autrefois pour conserver le beurre plus longtemps on le salait à l'excès et il en résultait une déperdition dans sa délicatesse et dans son arôme ; maintenant il est avéré que le beurre le plus fin et le plus délicat se conserve plus longtemps toutes ses qualités quand, ayant été légèrement salé, il est mis dans des réfrigérateurs.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

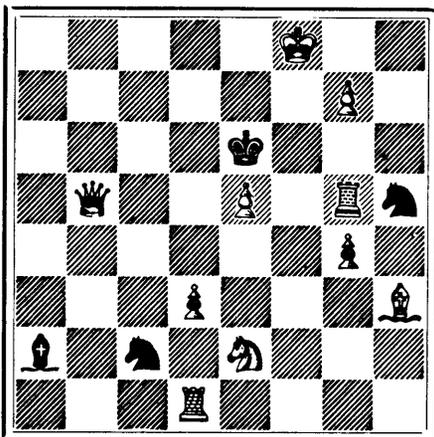
ENIGME

Sans moi que serait l'homme ? rien,  
Tout au plus pourriture, immondice ;  
Son sort dépend de mon caprice,  
Je suis son âme et son soutien.  
Tantôt faible à l'excès, tantôt fort comme quatre :  
Je vais tantôt le trot et tantôt doucement ;  
Et mon naturel est de battre,  
Aussi je bats à tout moment ;  
En des temps je bats fort et j'étourdis mon homme,  
C'est bien pis quand je ne bats pas,  
Je l'accable, il languit lorsqu'un peu fort je bats ;  
Mais mon repos est un coup qui l'assomme.

No 113—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Ecosse

Noirs—5 pièces



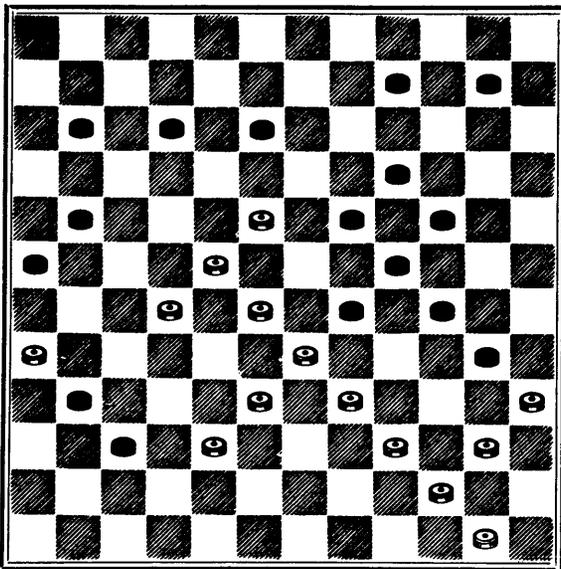
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 111.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—16 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution de l'Enigme : Une personne qui suit un chien.

Solution de la charade : Pistole.

Solutions justes par Mlle Antoinette Héroux, St-Téléphore ; Alb. Aubert, Mlle N. Dugal, Québec ; Chs Dupuis, E. Granger, Mlle C. Lupien, Montréal ; Alf. de la Chaudière St-Joseph de la Beauce ; I. Gagnon, Lachine.

Solution du problème d'Échecs No 112

Blancs 1 D 2 CD  
Noirs 1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.

Solution du problème de Dames No 109

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
52	46	25	49
59	52	31	44
41	36	23	42
53	47	42	72
45	39	34	58
47	12	58	47
12	6	72	39
6	38 gagnent		

Solution juste par M. Alf. Morin, Ottawa.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GRANDE VENTE

A

Bon Marché

A l'occasion de

NOTRE PROCHAIN

Deménagement

Le but de cette grande vente est de réduire notre stock de vingt-cinq par cent (25 p. c.), et pour y arriver nous avons fait des réductions variant de 10 à 15 par cent sur le stock entier.

Il est d'une très grande importance pour tout acheteur de visiter nos magasins, nous leurs promettons une épargne sérieuse sur leurs achats.

Tout le stock entier est offert à des escomptes variant de 10 à 15 par cent, et que tout acheteur demande et exige les escomptes sur toutes les marchandises.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2188

Federal Tel. 58

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

## LES DEUX MARIAGES DE CECILE

DEUXIEME PARTIE

## LE VOYAGEUR

Un observateur attentif aurait remarqué avec quel soin le magistrat évitait de diriger les yeux sur le blessé ; il aurait vu aussi que, deux fois seulement, il les leva sur la jeune femme ; mais, à ces deux fois, un léger tremblement des lèvres accentua l'éclair douloureux du regard.

Rien ne retenait plus M. Demattre au pavillon, il le quitta pour aller visiter la place où Maxime était tombé.

Cette place formait une sorte de petite clairière, bien ombragée, s'étendant devant une barrière très haute, très forte, mais qu'un homme jeune et agile pouvait sans trop de peine escalader.

Tout autour de la barrière, l'herbe était fortement foulée ; mais Gilles Martin, en apercevant le jeune homme, avait attiré par ses cris les habitants du domaine. De là ces piétinements très visibles sur l'herbe épaisse et grasse.

Quant à lui, Gilles, aucune trace de lutte ne se présentait à son souvenir, et le fusil trouvé près de Maxime semblait plutôt avoir été déposé à terre que jeté à la merci du hasard.

Les buissons de la haie, le fossé de clôture, un petit bouquet de bois situé à quelques pas plus loin, tout fut exploré minutieusement. On ne trouva rien, sinon plusieurs grains de plomb, lesquels pouvaient être tombés accidentellement de la main du chasseur occupé à charger son arme.

Restait à interroger les serviteurs. Nul d'entre eux ne pouvait donner de renseignements utiles, le vieux Martin ayant, le premier, couru sur le théâtre de l'accident.

L'événement restait donc bien vague. Maxime, seul, possédait le mot de l'énigme ; mais Maxime reviendrait-il à lui ?

Le docteur ne l'espérait guère ; il craignait plutôt de le voir expirer dans son insensibilité présente.

Dès les premiers pas, l'enquête se heurtait à des difficultés presque invincibles. Cependant, le commissaire de police, homme jeune et ardent, jura qu'il s'occuperait sans relâche de l'affaire.

Il offrit de rester à la Géraudaye, afin d'épier l'amélioration qui, contre toutes les prévisions, pourrait se produire dans l'état de Maxime.

Le procureur approuva ces résolutions ; puis, lui-même, n'ayant rien, pour le moment, à faire au château, reprit le chemin de la ville.

Le jour tombait. Mme de la Géraudaye était seule auprès du blessé. Le docteur Dornan, obligé d'aller visiter un malade, avait promis de revenir dans la soirée. Le commissaire interrogeait subtilement les serviteurs, cherchant un indice.

Un silence profond régnait autour du pavillon, et la jeune femme, attachée à des pensées tumultueuses, ne s'apercevait pas de la marche du temps.

Deux fois, cependant, elle fut arrachée à ces pensées. Il lui semblait qu'un léger souffle s'échappait des lèvres du blessé, mais elle reconnaissait vite son erreur.

Soudain, elle jeta un cri. Les yeux de Maxime venaient de s'ouvrir ; son regard, vague d'abord, s'anima, ses mains s'agitèrent ; il essaya de balbutier quelques mots.

Mme de la Géraudaye se pencha sur le lit.

— Enfin, dit-elle, ce terrible évanouissement est dissipé !

Prompte à suivre les prescriptions du docteur, elle versa deux cuillerées d'une potion fortifiante dans une petite tasse et la présenta à Maxime, qui but avidement.

— Merci ! dit-il, d'une voix faible mais distincte.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— A peine.

— Alors, tranquillisez-vous, le docteur ne tardera pas à revenir.

— Mais vous restez ici, madame ?

— Vous m'avez reconnue ?...

— Si je vous ai reconnue !

Et, dans la voix du blessé, il y eut une intonation qui fit tressaillir Cécile.

— Ne parlez plus ! s'empressa-t-elle de dire, cela vous fatiguerait trop.

Le jeune homme se disposait à protester, mais le docteur Dornan entra.

— Ah ! dit-il, voilà une heureuse surprise ! En vérité, l'amélioration est aussi prompte que favorable. Allons ! allons, affaire de patience. Voulez-vous, je vous prie, madame, m'envoyer Gilles. Son aide me sera nécessaire pour panser la blessure.

Mme de la Géraudaye attira le docteur un peu à l'écart.

— Le croyez-vous réellement sauvé ? interrogea-t-elle.

— Sauvé, non, car, hélas je n'ai pu extraire la balle ni me rendre compte bien exactement de l'endroit où elle est logée. Malgré tout, voici un peu de mieux : espérons qu'il se soutiendra. Veuillez m'envoyer Gilles tout de suite. Un moment, j'oubliais. Il serait bon que le commissaire vint aussi. Nous devons profiter du moment où le blessé peut parler. Qui sait ? le pauvre garçon supportera-t-il l'opération ?

Les yeux de Maxime suivirent la jeune femme qui s'éloignait. Le docteur s'en aperçut, il reprit d'un ton jovial :

— Vous regrettez votre gardienne ! Elle reviendra si vous êtes patient, si vous vous montrez courageux. Ne craignez rien, ce sera vite fait.

Et le docteur disposait tout afin de sonder, de nouveau, la blessure.

— A quoi bon me torturer, docteur ? dit Maxime.

— Quel mot explorez-vous là, mon jeune ami ? répliqua M. Dornan, toujours gai, en apparence ; je veux simplement retirer de votre côté un petit grain de plomb qui pourrait vous jouer un mauvais tour.

Le blessé ne répliqua pas. Il semblait être si faible, si épuisé par la perte de son sang, que le docteur à son tour, se demanda s'il était bien nécessaire de troubler les derniers instants d'un moribond.

Le commissaire de police arrivait, suivi du vieux Gilles. Un coup d'œil et un mot de M. Dornan l'avertirent de ne pas perdre le temps en questions oiseuses. En conséquence, il s'empressa de demander à Maxime s'il avait pu reconnaître son assassin.

Le jeune homme eut un geste d'étonnement. Il se redressa presque sur son lit.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit-il. Mon imprudence a tout fait... J'ai voulu escalader la barrière... pour aller ramasser un lièvre que j'avais blessé... Le second coup de mon fusil...

Maxime ne put en dire davantage, l'effort qu'il venait de faire l'avait brisé.

Le docteur se hâta de lui faire avaler quelques gouttes d'un fort cordial, et avertit le commissaire de l'impossibilité de pousser plus loin l'interrogatoire.

— Après tout, le plus urgent est obtenu, ajouta-t-il. Je suis très heureux qu'il n'y ait pas eu crime.

Le magistrat secoua la tête et entraîna le praticien au dehors du pavillon.

— Avez-vous, docteur, constaté la direction de la blessure ? demanda-t-il.

— Oui, certes. Vous aurez mon rapport demain matin, si vous le croyez encore nécessaire.

— Très nécessaire... Et quand pensez-vous pouvoir me permettre de parler de nouveau à M. Dutertre ?

— Je ne sais trop. Je vais tenter, une fois encore, l'extraction de la balle. Si l'hémorragie n'est pas trop forte, ni les lésions trop graves, le blessé, la jeunesse aidant, s'en tirera ; mais, dans l'un ou l'autre cas, il sera trop faible pour que je l'expose, de sitôt, à l'agitation, suite naturelle de vos questions.

— Verriez-vous quelque inconvénient à me laisser assister à l'opération ?

— J'hésite. On ne peut jamais calculer à coup sûr l'impression que la vue d'une personne étrangère produira sur un malade. Et le cas présent est si grave !

— Pour concilier tout, je vais rester ici sur ce banc. Je serai à même de me présenter, si cela devient possible.

— A bientôt, alors !

M. Dornan entra. Il était encore vif et alerte, malgré ses soixante-six ans. Longtemps regardé comme un oracle à \*\*\*, ce n'avait pas été sans un immense chagrin qu'il voyait sa réputation amoindrir par celle de M. Bertier. Aussi n'avait-il pas mis de retard, le matin, à suivre Catherine, venue, disait-elle, de la part de Mme de la Géraudaye.

En fille avisée, Catherine Martin jugeait que la présence du docteur Bertier rappellerait de trop cruels souvenirs à sa maîtresse et ne serait sans doute pas tolérée par elle.

L'événement mystérieux accompli, le docteur Dornan, qui allait s'y trouver mêlé, était sûr de redevenir, pour un temps assez long, le praticien préféré de la ville.

Soigner Maxime Dutertre chez Mme de la Géraudaye ! Etre le premier à tout savoir ! à entendre toutes les confidences ! Voilà qui effacerait la renommée de M. Bertier !

La science de M. Dornan n'était peut-être pas aussi profonde que celle son rival ; mais il avait cependant une habileté chirurgicale très réelle. De plus en l'occasion présente, son amour-propre était violemment surexcité. Il devait, il *voulait* réussir !

Il réussit en effet

Aidé par Gilles Martin, secondé par le courage du blessé, il put extraire enfin la balle et constata avec joie que, par un véritable prodige, le projectile, tout en pénétrant profondément dans le côté droit, n'avait causé aucun désordre grave. La fièvre et l'hémorragie restaient seules à craindre.

Ce danger, il est vrai, se présentait assez redoutable : l'aspect de Maxime le prouvait.

M. Dornan prévint le commissaire de police de l'impossibilité où il se trouvait de permettre aucun entretien avant vingt-quatre heures écoulées. Encore, bien attendu, si la fièvre ne se montrait pas trop forte. Une faible chance s'offrait, il ne fallait pas la détruire !

Obligé de s'incliner devant cet arrêt, le magistrat n'avait plus de raisons pour rester au château. Toutefois, avant de partir, il eut un entretien confidentiel avec Gilles.

A son retour en ville, il trouva un mot l'invitant à passer, quelle que pût être l'heure de son arrivée, soit au parquet, soit chez le procureur de la République.

Obéissant, il se rendit au domicile particulier de M. Demattre.

Le valet de chambre l'introduisit immédiatement près de son maître, qui était couché.

— Cette course à la Géraudaye, ainsi que la vue du pauvre blessé, ont aggravé l'indisposition dont je souffrais ce matin, dit M. Demattre. Mais je suis impatient de savoir ce qui est arrivé. M. Dutertre vit-il encore ? A-t-il pu parler ?

— M. Dutertre vit. Peut-être même guérira-t-il. Le docteur Dornan a pu retirer la balle. J'ai parlé au blessé ; mais je suis convaincu qu'il ne veut pas faire connaître la vérité.

Le lit du procureur était placé dans une profonde alcôve, et la chambre seulement éclairée par une veilleuse à verre dépoli.

Le commissaire ne put voir M. Demattre laisser échapper un geste d'étonnement. Il n'apporta pas non plus grande attention à l'accent avec lequel, dans un étrange assemblage d'impatience et d'angoisse, il lui fut demandé de s'expliquer.

— M. Dutertre m'a dit s'être blessé lui-même en cherchant à escalader la barrière, pour aller ramasser du gibier blessé.

— Eh bien ! répliqua précipitamment le procureur, que trouvez-vous d'in vraisemblable à cela ?

— Tout d'abord, rien. Mais en y réfléchissant, je me souviens que M. Dutertre cherchait très visiblement ses mots. D'ailleurs, il n'est guère présumable que l'on charge un fusil à balle pour tirer des lièvres et des perdrix.

— Vous avez raison, balbutia M. Demattre.

— Dans un élan de générosité, M. Dutertre n'a pas voulu accuser ; mais je m'attends à ce que un peu pressé, il revienne sur sa déclaration. Qu'y a-t-il au fond de cette affaire ? Je ne sais au juste ce qu'il en faut penser. Une rivalité d'amour paraît très vraisemblable. Mme de la Géraudaye est bien belle, bien riche ! Les histoires de revenants qui circulent depuis longtemps prêtent une force nouvelle à ma conviction.

— Je crois, pour ma part, que les braconniers...

— Pardon de vous interrompre, monsieur le procureur, mais permettez-moi de vous dire que les braconniers ne se hasardent guère si près des habitations, uniquement pour jouer, avec de grands risques, le rôle de fantôme. J'entrevois la lueur qui me guidera ; laissez-moi agir ! Je vous promets de venir à bout de ces mystères !

— Si, cependant, M. Dutertre ne veut rien avouer ?... en admettant qu'il ait quelque chose à avouer...

— Oh ! je saurai le faire parler. J'espère du moins.

— Et s'il allait mourir !

— Nous n'en serions pas plus gênés pour l'instruction ! dit naïvement le commissaire qui, tout absorbé par son ardeur, ne s'apercevait pas combien sa réponse révélait peu de souci pour le vie de Maxime.

M. Demattre, avec une gaieté fébrile, lui en fit l'observation.

De bonne grâce, le commissaire convint de s'être laissé emporter par sa préoccupation, puis finit en demandant s'il était libre d'agir comme il venait de le solliciter et le sollicitait encore.

— Certainement, répondit M. Demattre. Je serai heureux d'ajouter ces nouveaux services à ceux dont j'ai déjà entretenu le ministre, en sollicitant pour vous une faveur bien méritée.

Le commissaire remercia comme il convenait, salua et prit congé.

A peine M. Demattre eut-il entendu se refermer la porte de la rue, que sa main tira avec force la sonnette.

— Cyprien, dit-il au valet de chambre qui entra, apportez-moi mon buvard, du papier, un encrier, de la lumière.

Le valet essaya une respectueuse remontrance.

— Monsieur va se fatiguer et monsieur est si souffrant !

— Je vous prie de vous hâter ! lui fut-il répondu sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Cyprien apporta les objets demandés et alluma les bougies d'un flambeau à deux branches, qu'il posa sur une petite table près du lit, puis se retira.

— Oui, murmura le procureur resté seul, un morceau à ce fauve pour l'empêcher de mordre !

Rapidement, il écrivit une lettre, la relut avec soin, la déchira et la recommença plusieurs fois. Enfin une dernière rédaction parut le satisfaire.

Il mit alors la lettre sous enveloppe, sonna de nouveau et enjoignit à Cyprien d'aller immédiatement jeter le pli à la poste.

Seul, alors, pour le reste de la nuit, M. Demattre essaya de prendre un peu de repos : ce fut en vain.

La fièvre l'avait epris et les battements de son cœur ressemblaient aux coups pressés d'un marteau manié avec force.

— Souffrir ainsi !... disait-il. Toujours souffrir ainsi !... Je suis un lâche !... Je n'ai pas le courage d'en finir !...

Puis, sur ses lèvres desséchées, erraient deux noms :

— Cécile !... Maxime !...

X

LA DÉPOSITION

Ce fut seulement trois jours après l'accident que le Dr Dorman permit une nouvelle entrevue avec le blessé. Il écrivit au procureur de la République en le priant d'accompagner le commissaire, sa présence étant réclamée par Maxime.

Le magistrat souffrait encore de la crise qu'il venait de subir ; sans hésitation, pourtant, il se rendit à cette prière.

Maxime était toujours dans le petit pavillon du parc. Le matin même, il avait demandé à être transporté chez lui.

— Un plus long séjour, disait-il, serait une cause de désagréments pour Mme de la Géraudaye. Mon imprudence lui a déjà été assez funeste, puisqu'elle a attiré ici la personne dont son cœur pouvait le plus redouter la vue.

Le docteur n'avait rien voulu entendre.

— J'ai eu trop de peine à vous tirer d'affaire, répondait-il. Je ne consentirai pas à compromettre le résultat obtenu, Mme de la Géraudaye n'y consentira pas davantage, j'en suis certain. Elle se tiendra au château pendant la visite du procureur. Et puis après, s'il lui plaît, comme la chose est probable, de s'installer ici en qualité de gardienne, y verrez-vous donc plus d'inconvénients que vous n'en avez vu lors de votre maladie à S... ?

Le docteur prenait, en parlant ainsi, un petit air malicieux qui parut beaucoup contrarier Maxime.

— Je ne sais, murmura-t-il, quels récits on a pu vous faire, mais je vous assure...

— N'ajoutez rien. A quoi bon ? Je ne suis pas un indiscret. Je me borne à observer, à comparer... Allons ! pas de geste impatient. Je me tais. Rappelez-vous, néanmoins, qu'à l'occasion vous pouvez mettre ma science divinatoire à l'épreuve.

Mme de la Géraudaye, instruite des craintes qu'un déplacement causait au docteur, n'avait pas hésité à joindre ses protestations pour rassurer le blessé.

Elle mettait le pavillon à son entière disposition, et les domestiques attendraient ses ordres.

Le docteur allait peut-être, par quelque transparente allusion, essayer de pénétrer plus avant dans la confiance de la jeune femme et de Maxime, lorsque Catherine Martin accourut annoncer l'arrivée du procureur et du commissaire. Mme de la Géraudaye prit aussitôt congé ; il eût été au-dessus de ses forces de révoquer encore M. Demattre.

Les deux magistrats entrèrent dans le pavillon quelques instants après le départ de la jeune femme.

M. Demattre se laissa tomber sur une chaise. Il se sentait, disait-il, très fatigué du mouvement de la voiture, et exprimait le regret que l'état de sa santé ne lui eût pas permis de faire à pied cette petite course.

Le préambule achevé, il demanda au docteur de ses nouvelles, puis s'adressa directement à Maxime :

— Vous avez désiré me voir, M. Dutertre ? Je suppose que, revenu tout à fait à vous... et vous rappelant... mieux ce qui s'est passé... il y a trois jours, vous voulez modifier votre déclaration...

M. Demattre s'arrêta. Sa voix avait une inflexion hésitante assez marquée pour que le commissaire offrit de poursuivre la conversation. Un geste négatif fut la seule réponse du magistrat.

Maxime, cependant, avait prié le docteur de l'aider à prendre une position plus commode. Il se tourna presque complètement vers le procureur.

— J'ai tenu à vous parler, monsieur, dit-il, car je serais désolé de voir donner une direction fautive à la constatation de l'accident dont je viens d'être victime. Et les conséquences de ces sortes d'erreurs sont toujours très fâcheuses.

— En effet, murmura le magistrat.

— Monsieur le commissaire a cru devoir insister et me presser de renouveler ma déclaration. Votre présence, m'a-t-il semblé, peut donner, monsieur, plus de poids à ma parole.

Le procureur ne bougea pas, ne dit pas un mot. Il tenait à la main un mouchoir et le passait machinalement sur son visage, mettant ainsi une barrière entre l'expression de ses traits et les regards qui auraient pu l'observer.

— Ce serait un grand tort, je le répète, reprit Maxime, de donner quelque importance à tout ceci. J'étais sorti pour chasser... je trouvai du gibier... Une pièce magnifique passa à portée de mon fusil ; je la blessai et elle se réfugia dans le parc de la Géraudaye.

J'aurais dû prendre cet ennui en patience ; mais la barrière se trouvait devant moi... La tentation fut trop grande... Comptant sur mon agilité, j'ai cherché à escalader, sans prendre la précaution de m'assurer de l'état de mon fusil...

— Pardon ! interrompit le commissaire, j'ai déjà fait observer à monsieur le procureur, et je vous le dis à vous, monsieur Dutertre, il n'est guère dans les usages de la chasse au menu gibier d'armer un fusil à balle.

M. Demattre tressaillit, il se pencha en avant sur sa chaise et parut attendre fièvreusement la réponse de Maxime.

Le jeune homme laissa passer quelques instants.

— Je demande, messieurs, reprit-il enfin, avec une hésitation visible, à ne point répondre à cette question.

# LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Troisième Partie

## LES EXPLOITS DE BLACK

Gilping n'était pas connu du policier qui occupait l'hôtel de la légation portugaise ; c'était donc à lui que revenait de droit le rôle difficile d'attirer ce fameux diplomate à *Oriental-Hôtel*.

La fable à débiter était d'une simplicité sans égale : un ami de Gilping, Portugais de naissance, était sur le point de retourner en Europe après fortune faite ; mais, surpris par la maladie, il avait été obligé de s'arrêter à Melbourne et, sur le point de mourir, il faisait appel à son consul afin que ses dernières volontés fussent garanties par un testament authentique : l'immense fortune du moribond lui faisait une loi de cette précaution. Tout cela devait être débité d'un ton bien en situation, avec une nuance d'émotion à la clef... Le diplôme de membre de la Société royale de Londres de l'envoyé devait achever de convaincre le policier.

Le restant allait de soi : Willigo et ses hommes, cachés dans la seconde pièce, intervenaient au moment opportun, et le consul une fois ficelé, attaché, bâillonné mis hors d'état de faire un mouvement, de pousser un cri, les Nagarnooks allaient forcer la porte de l'hôtel de la légation.

Ici, Gilping se permit une observation.

— Ne penses-tu pas, dit-il à l'Aigle-Noir, que ce prétendu consul se fera accompagner par un certain nombre de ses hommes armés jusqu'aux dents ?

— Tant mieux, il en restera moins à la légation.

— Oui, mais ici c'est la lutte.

— Sois sans crainte, Woangow ; avant qu'ils aient le temps de soupçonner la moindre des choses, ils seront mis hors d'état de résister.

— Oui, mais pour qu'ils ne se doutent de rien en entrant, il faut qu'il y ait quelqu'un dans ce lit.

— Tu as raison, Woangow. Eh bien ! je m'y mettrai ; je serai dans une bonne posture pour sauter à la gorge du consul quand il s'approchera de moi.

— Ce n'est pas tout, Willigo, il faut quelqu'un ici qui aura l'air d'avoir veillé le malade en mon absence et nous introduira à notre arrivée ; je connais les hommes de police d'Europe, il suffit de la moindre des choses pour exciter leur méfiance.

— Woangow est un homme d'expérience, c'est un grand chef dans le conseil.

L'honnête Gilping prenait tout simplement ses précautions pour conserver un père à sa nombreuse lignée, un époux à mistress Gilping et un futur baronnet à son pays. Quand des gens se battent on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Il sonna, un boy parut.

Les serviteurs d'hôtel étaient, en général, à cette époque, gens de sac et de corde en Australie.

— Veux-tu gagner cents dollars en deux heures ? demanda l'Anglais au nouveau venu.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Rester ici pendant mon absence avec ce gentleman, ne t'étonner de rien, quoi que tu vois ou entendes ; ouvrir la porte à mon retour et t'esquiver dès que je serai rentré avec les personnes qui m'accompagneront.

— *All right, sir.* (Bien, gentleman).

Gilping ne pouvait mieux tomber : c'était un Yankee échoué à Melbourne à la suite d'une foule de discussions de droit qu'il avait eues avec l'attorney général de la cour de justice de Baltimore, dans lesquelles il n'avait jamais pu se mettre d'accord avec l'honorable représentant de la loi.

— Voici les cent dollars.

Le Yankee empocha, renouvela sa chique de Virginie et s'étendit mollement sur un canapé.

— Et maintenant je pars, fit le brave prédicant, que la fièvre d'activité de l'Aigle-Noir commençait à gagner.

— Attends que j'aie fait venir mes jeunes gens, objecta ce dernier.

Quelques instants après, les cinq Nagarnooks faisaient leur entrée et se débarrassant de leur couverture, apparaissaient dans leur costume de guerre.

Le Yankee, gravement occupé à envoyer à trois mètres de distance les résidus de sa mastication dans un bassin de cuivre, opération dont il s'acquittait avec une adresse toute nationale, ne daigna même pas faire attention aux nouveaux venus.

Gilping échangea avec l'Aigle-Noir une vigoureuse poignée de main. A cette heure solennelle, ces deux hommes, si différents d'origine, d'idées et d'éducation, oublièrent leurs préjugés de race pour s'unir dans la même pensée de sacrifice et de dévouement. Rien ne rapproche les hommes comme les dangers courus ensemble.

Gilping prit, en passant dans la grande cour de l'hôtel, un des boys spécialement employés aux courses des voyageurs pour se faire accompagner à l'hôtel de la légation portugaise, et rendre encore sa démarche plus vraisemblable. Un quart d'heure après, il était à destination. Ce ne fut pas sans une singulière émotion qu'il fit retentir le marteau de bronze de la

porte. Il sentait son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine, et la pensée que ses amis étaient prisonniers dans cette maison ne contribuait pas peu à augmenter la force de ses impressions. Rien n'indiqua d'abord qu'on se disposât à répondre à ce premier appel. Il allait renouveler sa tentative, lorsqu'il entendit comme un vague bruit d'allants et de venants, de portes ouvertes brusquement et fermées de même, lui indiquant que tout le monde ne dormait pas dans cette mystérieuse demeure.

Il allait attendre quelques instants, quand il réfléchit que son genre de mission ne comportait pas la patience, et qu'un policier aussi expert que le sieur Luce pourrait s'étonner à bon droit de trouver autant de calme dans l'émissaire d'un moribond ; et reprenant le marteau, il se mit à accentuer un roulement prolongé dont l'effet ne se fit pas attendre.

Des pas précipités retentirent dans le corridor... un judas brusquement tiré laissa passer un jet de lumière par l'ouverture quadrillée, et une voix brusque lança la question d'usage :

— Qui est là ?

— John Gilping, esquire, membre de la Société Royale de Londres, section de géologie, minéralogie et botanique.

— Que demandez-vous ?

— Je désire parler de suite à monsieur le consul du Portugal.

— Que lui voulez-vous, à cette heure ?

— Un de ses compatriotes se meurt à *Oriental-Hôtel*, et il désire assurer le partage de sa fortune, qui se monte à plusieurs millions, par un testament authentique.

— Attendez, je vais le prévenir, fit la voix, un peu radoucie.

Cinq minutes s'écoulèrent... un siècle... puis des pas se firent de nouveau entendre, et la porte s'ouvrit avec précaution. Un jeune homme de vingt ans, entièrement vêtu malgré l'heure, parut, et après avoir examiné rapidement le nouvel arrivant et son guide, leur dit :

— Entrez, fit-il, monsieur le consul consent à vous recevoir ; il vous prie seulement de lui donner le temps de s'habiller.

Gilping allait renvoyer le boy, une réflexion le retint.

— Il est clair, se dit-il, qu'on va nous observer sans que nous en doutions, par quelque secrète communication ; or, la tenue absolument indifférente de ce garçon qui ne se doute de rien ne peut que produire un excellent effet.

La séance d'attente ne fut pas très longue, et l'impression produite avait sans doute été satisfaisante, car le faux baron de Fungal entra peu après, le sourire aux lèvres.

Gilping n'eut pas besoin d'un examen bien approfondi pour comprendre que le personnage n'avait pas été surpris au lit.

— C'est vous, monsieur, lui dit le consul, qui venez réclamer mon ministère pour dresser le testament d'un de mes compatriotes mourant ?

Le policier parlait lentement, en attachant un regard inquisiteur sur la personne de son interlocuteur.

— Moi-même, monsieur le consul, et je vous prierai de vous hâter dans le cas où vous voudriez bien accéder à la légitime demande d'un homme qui n'a pas une heure à vivre et dont l'unique préoccupation est de faire lui-même le partage de son immense fortune à ses héritiers.

— Désir bien légitime, en effet, monsieur ; et il se nomme...

A cette question imprévue, Gilping sentit immédiatement que s'il hésitait, tout était perdu. Le policier n'avait pas de soupçons sans doute, mais il ne demandait qu'à en avoir, et cette conversation banale n'était qu'un moyen de gagner du temps et d'étudier le personnage qu'il avait devant lui.

Gilping répondit sans hésitation, sans le moindre embarras, se lançant en avant comme un soldat au feu, sans savoir quel nom pourrait sortir de l'assemblage de syllabes qu'il allait mettre en avant. Il commença par des noms de baptême ; c'était toujours cela, — les Portugais en ont ordinairement une demi-douzaine, — et puis après ce serait bien le diable si un nom présentable n'arrivait pas à la suite.

— Mon ami se nomme Miguel-Nunès, Joaquin-Louis-Pedro Carvajal... Ouf ! il était au bout de son effort, non sans peine.

— Et sa fortune est considérable dites-vous ?

A ce moment Gilping eut un trait de génie. Il se leva et sans répondre à la question :

— Excusez-moi, monsieur le consul, mais quand j'ai quitté mon ami, ses forces diminuaient si rapidement que je crains que nous n'arrivions pas à temps, et dans le cas où vous ne seriez pas disposé à me suivre, je m'adresserais de ce pas à un magistrat australien, d'autant plus facilement que toute la fortune à partager étant déposée dans une banque de ce pays, aucune difficulté ne pourrait être soulevée sur la validité de l'acte de dernière volonté.

— Qui vous a dit, monsieur, que je refusais de remplir les devoirs de ma fonction ? fit Luce, d'un ton piqué.

— Mais, monsieur, pendant que vous me posez une foule de questions oiseuses, mon ami peut mourir *intestat* et sa fortune passerait ainsi à des collatéraux qu'il déteste.

Ces dernières paroles levèrent toutes les hésitations de Luce.

—Je vous suis, gentleman, avait-il simplement répondu ; nous prendrons, en passant, si vous le voulez bien, mon collègue de Russie, qui se fera un plaisir de m'assister ; la loi portugaise, si minutieuse quand il s'agit de testament d'outre-mer, n'exige plus de formalités spéciales quand cet acte est contresigné de deux consuls.

—Je n'y vois aucun inconvénient, répondit Gilping. Bon, pensa-t-il intérieurement, deux poissons dans le même filet.

Quant à l'émissaire des Invisibles, il n'avait eu qu'un but, car les mesures de prudence ne l'abandonnaient jamais : se faire à tout hasard accompagner par le plus de monde possible.

—Don Cristobal, dit alors le policier, voulez-vous prendre les devants pour prévenir Son Excellence.

Le jeune homme s'inclina et sortit.

—Don Pedro da Sylva, vous nous accompagnez, continua le consul, en s'adressant à un second personnage, qui se tenait dans l'antichambre, depuis l'entrée des nouveaux venus.

—Et de quatre ! fit Gilping, en lui-même, pourvu que le consul de Russie ne prenne pas l'idée d'emmener cinq ou six de ses acolytes avec lui.

Les trois hommes sortirent précédés par le boy et se dirigèrent vers l'hôtel du consulat de Russie, qui se trouvait à l'entrée du Strand, sur le chemin même qu'ils avaient à parcourir pour arriver à Oriental Hotel.

Le consul de Russie ne se fit guère attendre, mais il sortit accompagné de deux solides gaillards qui se joignirent au cortège. Gilping eut le frisson.

—Les voilà six, murmura-t-il, autant que d'indigènes ; mon Dieu, que va-t-il se passer ?

Ce qui contribua cependant à le rassurer, c'est qu'aucun de ces hommes n'avait d'armes apparentes, et il comptait sur l'extraordinaire agilité des Nagarnooks.

Dans tous les cas, la situation se corsait singulièrement et l'honnête prédicant, dont la bravoure n'avait rien de théâtral, en était à regretter amèrement de s'être lancé dans cette aventure, si grosse d'imprévu, lorsqu'ils franchirent le seuil d'Oriental Hôtel.

Ce n'était plus l'heure de reculer.

Grâce aux nombreuses libations de gin et de whisky alternées, un meeting, qui s'y tenait était arrivé à son apogée, les cris et les interrogatoires se croisaient sans interruption avec une telle intensité que Luce ne put s'empêcher de faire réflexion que ce devait être charmant pour les voyageurs qui avaient envie de dormir.

—On dirait une séance du Parlement, dit le consul de Russie, en riant.

Gilping, qui craignait que la situation un peu isolée du pavillon n'inspirât quelque doute à ceux qu'il conduisait, en profita pour leur dire que cela durait ainsi depuis les fêtes, et qu'il avait été obligé de faire transporter son ami dans une dépendance de l'hôtel pour le délivrer d'un tapage qui aggravait ses souffrances.

L'explication parut si plausible que personne n'en soupçonna la cause véritable, et que la petite troupe s'engagea sans autre réflexion dans le jardin.

En arrivant devant le pavillon, Gilping si près du dénouement, fut obligé de faire appel à toute son énergie pour ne pas défaillir. Il entrevit vaguement l'image de mistress Gilping, et des quatorze représentants de la future branche des Gilping de Woangow-Hall, qui allait être anoblie à son retour par décision gracieuse de très haute et très puissante reine et impératrice d'Angleterre et des Indes, et cette pensée releva son courage. Il frappa délibérément à la porte.

Le Yankee vint ouvrir.

—Entrez, messieurs fit Gilping cédant le pas à ceux qu'il accompagnait.

Les six hommes s'inclinèrent et pénétrèrent sans défiance dans la première pièce d'un pavillon, à peine éclairée par une de ces veilleuses de nuit dont on se sert pour ne pas fatiguer les yeux des malades.

Selon qu'il avait été convenu, le boy avait refermé la porte et s'était éloigné.

Dans le lit, une forme humaine était étendue, immobile.

—Il n'a pas l'air d'aller bien, dit Luce à voix basse.

—Peut-être repose-t-il ; à mon départ, le médecin était occupé à lui faire prendre un cordial pour relever ses forces. Approchez-vous de lui, ajouta le machiavélique Gilping, parlez-lui ; il sera heureux d'apprendre que vous avez déferé à son désir le plus ardent !

Luce s'avança auprès du prétendu moribond, tandis que ses compagnons, mus par un sentiment naturel d'intérêt et de curiosité, se massaient autour du lit pour entendre les premières paroles du mourant.

En cet état, aucun d'eux ne pouvait voir ce qui se passait dans la chambre.

Tout à coup, Gilping, portant ses regards autour du lit, tressaillit : les cinq guerriers nagarnooks rampaient silencieusement, comme de noirs couleuvres, sur le tapis de la chambre, à la rencontre de leurs ennemis.

—Eh bien ! mon ami, disait Luce arrivé en ce moment à la tête du lit, vous avez désiré faire votre testament. . . .

Les couvertures s'agitèrent doucement ; tout le monde se penchait, attentif à la réponse. . . .

Au même instant, le terrible cri de guerre des Nagarnooks : Wahga ! éclata comme une bombe dans la chambre. . . . Et s'élançant avec l'agilité d'un tigre à la gorge du faux baron, Willigo le couchait sur le sol et le maintenait sous lui ; les cinq jeunes guerriers nagarnooks avaient exécuté la même manœuvre avec cette rapidité foudroyante que leur donnait l'habitude des luttes corps à corps dans le Buisson ; et avant qu'aucun d'eux ait eu le temps de se mettre sur la défensive, les six Invisibles râlaient sous l'étreinte de fer des sauvages.

—Aigle-Noir, intervint Gilping, pas de meurtre inutile : "Celui qui frappera de l'épée périra par l'épée."

—Non, répondit Willigo ; si nous les épargnons, ils recommenceront demain. N'ont-ils pas tenté dix fois déjà d'assassiner mon frère Tidana et son ami ; ne les ont-ils pas fait tomber hier dans une embuscade ?

—Sache au moins ce qu'ils sont devenus.

—Un seul suffit, Woangow, fit l'Aigle-Noir, d'une voix sinistre.

Faire appel à la générosité, à la mansuétude du sauvage enfant du Buisson, après les guet-apens nombreux dont les Invisibles s'étaient rendus coupables, était peine perdue. . . . Gilping le comprit et se tut.

L'Aigle-Noir diminua un peu la pression de ses doigts et comme son prisonnier revenait un peu à lui :

—Un mot, un cri, un geste, et tu es mort ! lui dit-il.

Willigo lui lia bras et jambes pour le mettre dans l'impossibilité de fuir et n'avoir pas à le garder. Les cinq autres Invisibles n'étaient plus que des cadavres.

—A la rivière ! commanda l'Aigle-Noir à ses jeunes hommes.

Chaque Nagarnook chargea sa victime sur ses épaules. . . . La Yarra coulait à quelques pas de là, à l'extrémité du jardin ; peu d'instants après, les eaux silencieuses du fleuve entraînaient à la mer les corps des cinq aventuriers.

Après cette exécution sommaire, Willigo procéda à l'interrogatoire de son prisonnier, car Gilping était tellement ému qu'il ne pouvait prononcer une parole.



Je désire parler à monsieur le consul du Portugal.—Page 73, col. 2

—Où sont les trois blancs que tu as attirés dans ta demeure ?

—Je ne sais ce que le chef indigène veut dire, répondit Luce, qui cherchait à gagner du temps pour sauver sa vie.

—Prends garde. . . . je n'ai pas besoin de toi pour les trouver.

—Pourquoi le chef alors m'interroge-t-il ?

—Pour savoir s'ils sont morts ou vivants.

—Et s'ils sont morts ?

—Ah ! s'ils sont morts, reprit le chef avec une impression de voix sauvage, tu regretteras de n'avoir pas subi le sort de tes compagnons. . . . je t'atacherai au poteau du supplice et, pendant trois lunes, nous verrons si tu sais redire ton chant de guerre au milieu des plus affreuses tortures.

Luce avait entendu parler de ces terribles épreuves ; il fut sur le point de défaillir.

—Et s'ils sont vivants ? balbutia-t-il, en tremblant.

—Mon frère Tidana et son ami décideront de ton sort.

—Ah ! courez alors ! courez fit le policier, pris d'un frisson convulsif ; peut-être sera-t-il temps encore ; prenez les clefs dans ma poche. Mais courez donc ! il vont peut-être manquer d'air. . . . une cage de fer à droite en entrant, dans le corridor du salon. . . . ils sont là. . . . pressez le bouton. . . . Emmenez-moi, je vous le montrerai.

Le pauvre diable n'en put dire davantage. . . . à bout de forces et d'émotions, il s'évanouit.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)



**LA DANSE ST-GUY GUERIE.** 7  
SAN ANDREAS, CO. CAL., CAL., fév. 1889.  
Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait tellement de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait pas aller à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL

**SATISFAIT ET RECONNAISSANT.**  
NEW YORK, mai 1890.

J'exprime ma plus grande satisfaction au sujet du Tonique Nerveux du Père Koenig, et voici pourquoi : Mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrait depuis l'âge de 6 ans de convulsions épileptique. J'avais fait usage de tous les remèdes imaginables sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais aujourd'hui votre Tonique l'a ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a pas eu une seule convulsion et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.

N. LENHARD.

Utah House, 300 8me ave.

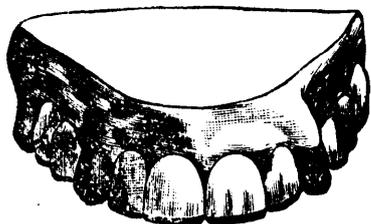
**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par le

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 35 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste pharmacien  
197 rue St-Laurent.

ABONNEZ-VOUS

AU

**MONDE ILLUSTRÉ**

SEUL

Journal français Illustré

DU

**CANADA**

ET

**LE PLUS COMPLET**

DES

**Journaux Littéraires**

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois  
Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

# BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.  
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.  
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

## JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

41320

## MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapellerie pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.  
N. B.—Ordres de la campagne remplis avec soin.  
Une visite est sollicitée.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

## " WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

**J. H. ROUCHE & FILS.** Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques  
**ARTHUR HENRI** Agent du dent français. **PIERRE DUPONT**, Insp. des Agenc.

## PACIFIQUE CANADIEN

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

EXCURSION

A

**CHICAGO**

28 ET 29 JUILLET

**\$18.00**

ALLER ET RETOUR

Bons pour revenir de Chicago jusqu'au 7 août

DEUX CONVOIS PAR JOUR

POUR

**CHICAGO**

POUR L'AUSTRALIE

REMARQUEZ. — Les vapeurs Warri-moo et Miowera doivent partir de Vancouver les 14 août, 14 septembre et tous les mois suivants.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST. JACQUES  
COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

## A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

**J. EMILE VANIER**  
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

## LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour saint le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent au 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 30 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France

# HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

**Poudres Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Formets des Femmes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTÉ ET BEAUTÉ !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
MONTREAL Tél. Bell 6512

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

**A VENDRE**

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier



For information and free Handbook write to **MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.** Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address **MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.**